

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

Aimez-vous les lectures choisies ? Lisez le
JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

Vol. I.

Le 15 MARS, 1898.

No 5.

LE
JARDIN LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ

Publication Bi-Mensuelle
Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.



SOMMAIRE

- Portrait de Jules Claretie.
LEMERCIER DE NEUVILLE.—Le
Meilleur des Maris (monologue).
J. RAMEAU.—Yan (suite et fin).
M. LEGRAND.—La Lance San-
glante.
X.—Guignol.
M. NOUR.—Le Contrôle.
PAUL FÉVAL.—Le Bossu (suite).
ALEXIS BOUVIER.—A travers
Bois.
EUGÈNE CHAVETTE.—Le Voyage
d'Agrément.
Etc., etc.

ABONNEMENT, Canada et Etats-Unis

UN AN, - - \$1.00 SIX MOIS, - - \$0.60
Strictement Payable d'Avance.

DUBREUIL & GOYETTE, Editeurs
17, rue Saint-Jacques, Montréal.

Tél. Bell: 678.
Tél. Marchands: 643.



Prix: 5 SOUS.

Si vous êtes faible, prenez le VIN DE PIN PARFUMÉ.

SI VOUS TOUSSEZ
PRENEZ LE **BAUME RHUMAL.**

AVIS

Nos lecteurs sont priés de ne pas oublier qu'ils peuvent toujours se procurer les numéros précédents du **JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ**, en s'adressant dans les dépôts de Journaux ou à nos bureaux, 17, rue Saint-Jacques, Montréal.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur réception de 5 sous en timbres-poste canadiens ou américains.

ABONNEMENTS: { Un an \$1.00
6 mois 0.60

Adresser les demandes accompagnées du montant à

LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,

17, rue St-Jacques, Montréal, Can.

PRESERVATION ET CURE GARANTIES



des Rhumo, Coqueluche, Asthme, Bronchite, vieux Catarrhe, soit toutes affections graves de Poitrine, du Sang, de la Peau, Rhumatismale, Névralgique, etc.



Par l'usage régulier des délicieux

Bonnons de Pin parfumé, 10c 3/4
Du Sirop " " 25c fla.
Des Perles " " 50c "
Du Vin Tonique " 50c "
Des Plastrons, " "

De l'Huile de Pin parf. rhumatis. 50c fl.
De la Lotion " " cheveux 50c "
De l'Onguent " " plaie 25c "
De Flanelles " " corps, cal. \$2 à 4 v.
Des Savons " " pour peau, boutons, dartres, etc. 10c piè.

sur la poitrine, 50c piè.

Guérison Rapide et Infaillible par ces

PRODUITS CURATIFS FRANCAIS

Couronnés par l'Académie de Paris

et par toutes les grandes Expositions du Monde.

EN VENTE PARTOUT



JULES CLARETIE

De l'Académie Française

(1891)



LE MEILLEUR DES MARIS

MONOLOGUE EN VERS.

J'AI dix-neuf ans et je soupçonne
Que l'on voudrait me marier ;
Oui, mais je ne connais per-
[sonne

Que je puisse spécifier.
Or, avant que je ne m'attache
Et ne choisisse un favori,
Il me paraît bon que je sache
Quel serait le meilleur mari.

Sera-t-il blond ou brun... ou même
Grisonnant ?... Cela m'est égal !
L'important pour moi, c'est qu'il
[m'aime !

.... Je tiens à ce qu'il soit loyal,
Brave, mais sans forfanterie ;
En un mot, un homme de cœur ;
Car enfin, si je me marie,
C'est pour avoir un protecteur !

Examinons donc :—Un notaire
Pourrait me sauver de l'ennui ;
Combien de fois les fonds qu'il gère
Sont-ils aventurés par lui ?
Et s'il faisait la culebute,
Je vois déjà mon magistrat
Qui m'entraînerait dans sa chute !
Non ! choisissons un autre état.

Officier ?—Oui ! Les épaulettes,
Et le costume théâtral... ?
Mais il me faudra des toilettes
Pour aller chez le Général !...
Moi, je ne fais pas de manières,
Et puis, j'aime bien ma maison.
Or ces messieurs les militaires
Changent par trop de garnison !

Un poète ?—Oh non ! car sa muse
S'interposerait entre nous...
Ce n'est pas ça qui vous amuse,
Lorsque l'on a l'esprit jaloux,



De supporter qu'une rivale
Inspire ainsi de jolis vers
Dans la demeure conjugale.
J'en aurais la tête à l'envers.

Un artiste ?—Oh non, par exemple !
Mais à quoi pensé je aujourd'hui ?
Un artiste ? qui se contemple
Et n'aime en général que lui ?
Oh ! non, je le laisse à ces dames
Qui s'aperçoivent bien souvent
Qu'elles ont brûlé trop de flammes
Pour un pareil moulin à vent !

Un député ?—Quelle folie !
Un orateur qui ne sait pas
Même si sa femme est jolie !
Qui parle en levant des grands bras
Et qui pousse l'intempérance,
En dépit des juges malins,
Jusqu'à s'abreuver d'abondance
Dans le ventre des pots-de-vins !

Un commerçant ?—C'est autre chose !
Celui-là, c'est un travailleur ;
Il défend l'argent qu'il expose ;
Et cependant, est-il meilleur ?
Pour se reposer du commerce,
Dans un cercle il s'est abonné ;
Pendant ce temps, sa femme berce
Toute seule le nouveau-né !

Mais quel autre ? Un propriétaire ?
Il ne songe qu'à ses loyers ;
Le moindre retard l'exaspère,
Il fait saisir les mobiliers,
Ou bien il spéculé, il s'endette,
A son tour il se fait saisir,
Puis un beau jour il perd la tête !
. . . . Voilà bien de quoi m'éblouir !

Résumons :—Officier, notaire,
Poète, artiste, député,
Commerçant ou propriétaire
Aucun d'entr'eux ne m'a tenté !
Et cependant ce météore
Doit se trouver ! Oui ! le voilà !
Je ne l'aime pas ! je l'adore !
—Le meilleur mari :—C'est papa !



YAN ⁽¹⁾

X

(Suite et fin)

LET il sortit de ses oreilles les minces anneaux d'or qu'il portait depuis son enfance, et que les baisers de sa défunte femme avaient si souvent effleurés, autrefois, au temps des lèvres roses et des baisers d'amour.

Et, sur les observations d'Emile, il voulut bien laisser pousser sa barbe, afin de paraître distingué.

Et ses mains qui, mécaniquement, faisaient toujours le geste plébien de filer de l'étoupe, il essaya de les maîtriser, afin de ne pas sentir les regards irrités de son filleul.

Et la *mesture*, le cher pain du pays dont toute sa chair était constituée, il y renonça sans douleur trop apparente, pour manger du pain bien blanc et bien hygiénique, de ce pain de froment qui ensanglante les gencives et fait gronder les estomacs gascons !

Bientôt la bonne tenue de "Monsieur Jean" fut l'objet d'une admiration unanime.

— Mais vous engraissez, papa, je vous assure ! proclamait Emile, qui de son côté, s'habillait comme un gentleman.

Le Bignaou était sens dessus dessous. Des charpentiers, des forgerons, des couvreurs, des ébénistes s'acharnaient sur ses murailles, sur son toit, sur ses portes, sur ses parquets. Tout cela criait, chantait avec une noble émulation. Mais "Monsieur Jean," depuis qu'il chaussait des bottines, était trop bien élevé pour se plaindre. Il payait sans murmurer, chaque samedi, et c'est à peine si, de temps en temps, on le voyait sortir un mouchoir blanc et bien empesé de sa poche, pour se moucher dedans ou peut-être pour y pleurer ; l'on ne savait trop.

Sans doute, il avait des absences. Ainsi, quand il passait devant son cocher, un beau garçon, habillé comme un docteur et tout plein de belles manières, il ne pouvait s'empêcher de dire : "Pardon,

(1) Voir les numéros depuis le 15 janvier 1898.

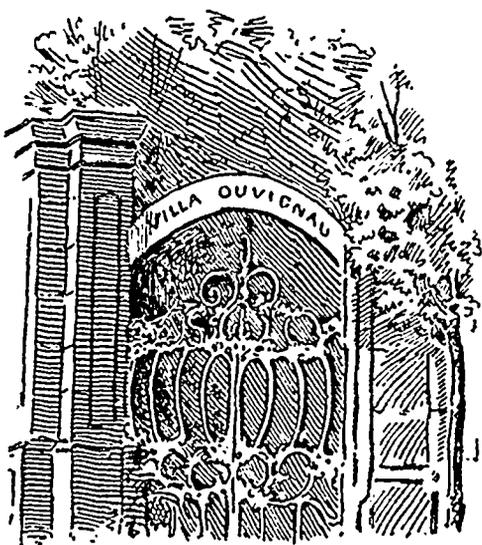
monsieur !” Et il n’osait rien ordonner à la femme de chambre, une grande dame, fort embaumée, dont les toilettes inspiraient le respect. De même, la voiture achetée par Emile lui donnait des terreurs folles. D’abord, il n’osait pas s’asseoir sur des coussins si riches ; et il avait peur sans cesse de cracher sur le tapis, ce qui lui donnait des gastralgies constantes !

Ensuite, comme les ressorts étaient souples, il croyait danser effroyablement quand il allait en promenade, ce qui lui valait de continuels vertiges.

On lui avait réservé un large fauteuil rembourré de crin : il se meurtrissait dessus. Dans son lit on avait mis un sommier confortable au lieu de la patriarcale paillasse en feuilles de maïs : cela lui déchirait les côtes.

Parfois, le dimanche, Emile voulait qu’on mangeât des huîtres : Yan ne pouvait sentir ces bêtes disgracieuses. Il en massacrait trois ou quatre, par tenue, sans trop laisser voir ses nausées.

Et les parquets frottés sur lesquels il croyait tomber sans cesse ! Et le silence des domestiques en sa présence, qu’il prenait pour du mépris ! Et ses bretelles d’un nouveau système breveté, qu’il ne savait jamais installer sur son dos ! Et le tabac, les bonnes prises de tabac dont, pendant quarante ans, il avait gratifié ses voluptueuses narines, et qu’il fallait supprimer actuellement pour cause de propreté ! Et sa nouvelle barbe enfin, sa barbe en fleuve, qui lui occasionnait des démangeaisons si terribles, qu’il croyait sentir selon sa belle expression : des courses de hérissons sur ses joues !



Un matin, étant encore au lit, il vit arriver Emile.

— Eh bien, papa, voulez vous faire transporter vos papiers dans votre chambre neuve ?

— Hein ? Quoi ? Ma chambre neuve ?

— Oui, vous savez bien celle que vous avez choisie vous-même ! Il faut vous dépêcher ; on va commencer à démolir celle-ci.

Yan qui ne s’entretenait plus, qu’en français avec son petit-fils, dit brusquement :

— *Ne bouy pas* (je ne veux pas) !

— Mais, papa !

— Laisse moi la paix !

Et il regarda, au plafond, une certaine poutrelle tortueuse, qu’il

avait vue, en se réveillant, tous les matins de sa vie, et qu'avant lui avaient regardée sans doute les prunelles depuis longtemps éteintes de ses aïeux.

Ce jour-là, Yan ne sortit pas de son lit.

Et le jour suivant, Emile ayant réitéré sa demande, Yan ne bougea pas davantage.

— C'est absurde, voyons ! fit observer le jeune homme, le troisième jour.

Et comme les maçons attendaient, il supplia le vieillard de se lever.

— Ne bouy pas !

Yan ajouta, dans sa langue natale, qu'il casserait la tête de celui qui reviendrait le tourmenter.

— Vous comprenez, à cet âge, on déraisonne quelquefois ! firent remarquer les voisins.

Et comme la disparition de cette pièce était d'une importance capitale aux yeux de l'architecte, on résolut de transporter Yan dans sa chambre nouvelle, une nuit, pendant son sommeil.

— Il ne s'en apercevra pas, vous verrez ! dit la personne qui avait eu cette belle inspiration.

Effectivement, Yan n'opposa pas beaucoup de résistance. Il se contenta de pleurer silencieusement, en disant tout bas :

— Ah ! moun Dioü ! Ah ! moun Dioü !

Depuis lors, il ne put guère dormir.

Des âmes, disait-il, venaient durant la nuit tirer ses couvertures ; des âmes blanches que lui seul pouvait voir. Et tous les calmants des pharmaciens furent impuissants sur lui. Il s'affaiblit de jour en jour.

Bientôt il se mit à grogner contre les architectes, les maçons, les charpentiers, les serruriers, les menuisiers.

— La ruine de la maison ! soupirait-il. C'est la ruine de la maison !

Il montrait une avarice basse, il ne pouvait s'empêcher de surveiller les domestiques quand ils mangeaient.

D'autres fois, oubliant qu'il avait un chapeau de feutre sur sa tête, il prenait sa vieille quenouille, et voulait filer malgré tout, filer du lin, comme jadis.

Du reste, il demandait pardon à Emile quand il revenait à lui.

— Il faut m'excuser, mon enfant, murmurait-il de sa voix cassée. On ne change pas en un jour, des habitudes vieilles de soixante ans. Tu verras toi-même, tu verras ! . . .

Et, par excès de zèle, il devenait joyeux alors, il lançait des tirades françaises à pleine bouche, se battait les flancs pour rire et amuser la compagnie.

Puis, il demeurait des heures entières sans faire un mouvement, les mains élargies devant le feu, le corps tordu comme un vieux tronc.

A sa figure, des taches grises s'élargissaient ; de ces taches de vieillesse qui semblent commencer la minéralisation de l'homme, et que les laboureurs appellent si profondément : des taches de terre.

XI

CTOBRE commençait ; octobre, le mois gris qui serre tant le cœur des vieux.

Autour de Yan, trente ouvriers travaillaient bruyamment à élever la maison nouvelle. Le vieux paysan avait la tête fendue par la *Chanson des Blés d'or*, que rythmaient les truelles ou les marteaux. Autour de lui, tout puait la peinture et le plâtre.

Le pays était bouleversé par les élections. Les facteurs arrivaient, chargés de paperasses politiques et fielleuses. Les arbres des routes, déshonorés d'affiches, semblaient de stoïques mutilés couverts d'emplâtres.

Trois candidats en présence : Auguste Brion, républicain modéré ; Gustave Darrigand, républicain radical ; Victor de Cazenabe, monarchiste.

Et les paysans, tirillés par ces trois hommes, oubliaient de donner le foin à leurs vaches et de faire du tort à leurs voisins.

Yan, qui autrefois s'amusait comme un fou pendant les périodes électorales, ne parut point s'apercevoir, cette année-ci, que la patrie manquât de députés. Les journaux locaux, tout ruisselants d'insultes et de bave, ne le déridèrent pas. Même les articles rédigés en un gascon suspect, que les agents politiques écrivent en pareille circonstance pour entraîner les masses rurales, ne purent le faire sourire. Yan ne s'intéressa ni au chemin de fer que promettait le candidat radical, ni à l'élargissement de la rivière que faisait entrevoir le candidat modéré, ni à la diminution des impôts que jurait d'obtenir le candidat monarchiste. Un quatrième personnage se serait engagé à faire ouvrir un volcan devant le Bignaou pour distraire un peu les électeurs, les dimanches et fêtes, que Yan n'aurait pas ressenti la moindre émotion.

Les préparatifs du mariage le laissaient presque aussi froid.

Le parrain d'Emile devait demander officiellement la main de Mlle Florence, le lendemain du scrutin. Comme ses lamentables jambes ne pouvaient plus remuer, il avait été convenu que cette cérémonie se passerait au Bignaou. M. Brion viendrait déjeuner à la maison avec sa fille. Ce jour-là, devait être inaugurée la salle à manger nouvelle : une pièce énorme tout encombrée de chêne sculpté, et dont le buffet, la table, les chaises, le dressoir, provenaient en droite ligne d'une des plus consciencieuses maisons de camelote florissant au faubourg Saint Antoine. Yan resterait à table jusqu'à la fin du repas. Quand les convives grignoteraient des desserts multiples, aussi recherchés qu'indigestes, le vieil aieul ferait un petit discours en français et solliciterait, avec l'émotion qui convient, la main de Mlle Florence pour son filleul.

Emile dressa le vieillard pour qu'il n'y eût pas de surprise désagréable. Longtemps à l'avance, il lui indiqua les termes à employer, les défauts de prononciation à éviter, les inflexions de voix à produire. Il aimait Florence, le bon Emile. Et il craignait tellement, malgré tout, de s'entendre refuser sa main, qu'il aurait, sans remords, commis toutes les monstruosité pour épargner à son cœur une telle catastrophe.

Et Yan se laissa régenter, sans trop de révolte.

Il n'apprenait pas vite le texte de la petite déclaration émue. Il s'embrouillait à partir de la première phrase.

— Voyons, papa ! lui disait Emile en le poussant dans un coin. Figurez-vous que nous sommes à lundi prochain. M. Brion est devant vous, sa fille est à votre droite, je suis à votre gauche, le domestique verse du champagne : que faites-vous ?

Et Yan, qui ouvrait de gros yeux ingénus vers son filleul pour concentrer toute son attention, commençait alors, d'une voix très sérieuse, en faisant sonner épouvantablement les nasales :

“ — Monsieur le député. A mon âge, les... et le... et mon émotion... et ce beau jour...”

Il n'arrivait jamais à trouver la phrase exacte !

Désespéré, Emile écrivit le petit discours. Il l'écrivit en caractères énormes pour que les prunelles du parrain pussent s'y reconnaître, et il supplia Yan de l'apprendre par cœur afin qu'on ne se moquât pas de lui, quand l'heure solennelle serait venue.

Yan reçut entre les mains un large papier blanc sur lequel il pouvait lire, à grand renfort de lunettes, et en tenant l'écriture tout au bout de son bras, à cause de ses déplorables yeux de presbyte : “ Monsieur le député. A mon âge, les longs discours ne sont pas de saison. Pardonnez-moi si je suis bref. J'ai mon filleul Emile à côté de moi ; vous avez votre fille Florence à côté de vous : ces enfants ne me pardonneraient pas si je laissais palpiter leurs jeunes cœurs trop longtemps. Monsieur Brion, c'est avec une émotion très réelle que j'ai l'honneur de vous demander, pour mon filleul, la main de Mademoiselle votre fille.”

— Etudiez cela, papa ! étudiez-le tout le temps ! recommanda Emile.

Yan promit tout.

Au coin du feu, à table, au lit, il lisait le large papier blanc. Et parfois, sans le savoir, il se faisait la leçon à voix haute, comme les petits enfants studieux :

— Attention là, Yan ! Voyons, qu'est-ce qui vient après : *palpiter leurs jeunes cœurs trop longtemps* ? C'est !... c'est !... Ah ! oui : *Monsieur Brion, c'est avec une émotion très réelle*... Attention, là, Yan !

Ce qui l'épouvantait surtout c'étaient les *u* à prononcer. “ Monsieur Jean,” malgré lui, disait “ *les junes curs* ” pour “ les jeunes cœurs.” Emile lui avait signalé ce défaut voilà bien longtemps. Yan promit de se corriger. Aussi parvint-il à dire couramment

“*sur le meur,*” pour “sur le mur.” De là, souvent, des confusions désastreuses qui donnaient à Yan des peurs bleues.

Le jour terrible approchait.

Cependant la métamorphose suivait son cours à la maison. Le domestique Poutoun avait dû changer de nom. “Poutoun” cela sentait trop le terroir. Actuellement il s’appelait Pierre.

Monsieur Jean entra dans un grand courroux quand on lui ap-
prit ça.

— Poutoun ! Mais il n’y a que ce nom qui soit joli au monde ! écuma-t-il, avec une grande indignation dans toute sa voix. Poutoun : petit baiser ! Poutoun : un nom d’adoration qui semble créé pour la face rose des marmots ! Ah ! les scélérats ! Et alors, s’i en naît ici, des enfants, dans dix ou douze mois, on les appellera Ferdinand peut-être ou Edmond Scélérats !

Mais ses plus grandes colères tombaient très vite depuis quelques semaines, et de longues prostrations suivaient ses moindres emportements.

Parfois Florence ve-
nait. Alors c’était

comme un clair de lune sur l’antique Yan. La vue de la jeune fille l’apaisait, lui faisait du bien, l’invitait au recueillement et au silence.

Certes, il lui gardait beaucoup de rancune. N’était-ce pas cette poupée, la cause de ?... Ah ! il se proposait de lui dire son fait, un jour ou l’autre !

Mais Florence n’avait qu’à paraître ; et toutes les fureurs s’évaporaient sous son rayonnement.

Puis, elle seule savait être douce au vieillard. Elle seule l’appelait encore “Yan” tout court. Elle avait appris quelques phrases gasconnes pendant son séjour à Salignacq ; elle les répétait continuellement à Yan, et cette flatterie emparadisait l’aïeul.

Elle était toute prévenance pour lui ensuite. Elle lui prêtait son bras chaque fois qu’il voulait marcher ; elle le débarrassait de ses béquilles chaque fois qu’il voulait s’asseoir.



Yan prit le panier et l'examina.

—Etes-vous bien à votre aise dans cette redingote noire, Yan ?

—Mais certainement, mademoiselle !

—Et ce chapeau ne vous fait pas mal à la tête ?

—Mais non, mademoiselle !

Yan évitait bien de se plaindre. Et pour ne pas la chagriner, il attestait très haut qu'il aimait les vêtements noirs, et les chapeaux de soie, et les bottines étroites ; et qu'il adorait se promener en voiture, et manger des huîtres, et nasiller le français, et dépenser des sommes fabuleuses à l'édification d'un château ridicule !

—Mais certainement, mademoiselle ! c'est de plein gré que je fais tout ça !

Et il s'essuyait les yeux avec le coin de son mouchoir,—toujours cet ignoble mouchoir blanc et propre qui l'empestait, parce qu'il n'y sentait plus la familière odeur de tabac !

Florence restait pensive et regardait longtemps son futur beau-père. Croyait-elle à ce qu'il lui disait ? Oui, sans doute. Et quand elle s'en allait, elle donnait un bon baiser sur le front parcheminé du paysan.

Alors, Yan avait du bonheur sur sa figure pour vingt-quatre heures.

Le jour du scrutin, il venta fort. Tous les arbres de Salignacq allongeaient des espèces de bras, déformés, en jetant au loin des paquets de feuilles. On eût dit de grands électeurs végétaux déposant passionnément des bulletins de vote dans d'invisibles urnes.

Dès les neuf heures du matin, Emile pria Yan d'aller voter. On installa l'inerte aïeul sur la voiture, on le descendit devant la mairie, et deux gars solides le portèrent devant la boîte de sapin.

Yan fit son devoir : il vota pour Brion. Emile veillait d'ailleurs. Et quand il se fut acquitté envers le père de sa future bru, Yan revint paisiblement chez lui. Il avait le corps si exténué, les poumons si las, que sa voix parvenait à peine à se faire entendre. Il s'écroula dans un fauteuil, et par une croisée de sa maison neuve il regarda les arbres se démener sous le vent.

Parfois les masses rousses de la forêt, déplacées par la rosée, lui montraient une plaque jaune au loin, un bout de rivière trouble, où précisément un fou s'était noyé, voilà quelques mois. Et Yan se dit tout à coup :

—Pourquoi pensé-je à cela ?

Il passa la main sous ses yeux comme pour chasser une laide vision. Il n'avait rien mangé depuis la veille. L'odeur du pain lui donnait des nausées. Oui, sans doute, une tranche de mesture, toute mince, rôtie devant un bon feu, puis frottée d'ail, salée et enduite de graisse, aurait été bien accueillie par son estomac ! Mais les nouveaux domestiques ne savaient pas préparer ce mets de mauvais goût. Et ses mains tremblaient trop : il aurait sali tous ses vêtements !

Puis il songea que le surlendemain, mardi, 1^{er} novembre, il aurait à payer une traite de 4,500 francs à un entrepreneur.

Là-bas, la plaque jaune du Lü apparaissait toujours à travers la forêt.

— Pourquoi pensé-je à cela ? répéta-t-il en fermant les yeux.

Et quand il les rouvrit, ces yeux, ce fut un bout de corde à sécher le linge qui frappa sa vue ! Oh ! les pensées noires qui l'assaillirent alors ! Pourquoi faisait-il mentalement un nœud coulant à l'extrémité de cette corde ?

— Et chaque mois, balbutia-t-il, j'aurai ainsi des traites de 4,500 fr., de 5,000 peut-être.

Ses mains tremblaient de plus en plus. Il voulut arranger sa redingote qui prenait un mauvais pli sur le fauteuil ; il ne put jamais y parvenir. Et il avait froid, froid jusqu'au sommet de ses cheveux. Yan, peu à peu, tomba en léthargie. Et rien ne remua plus que sa tête terreuse qui, à chaque mouvement de la respiration, oscillait un peu sur ses maigres épaules.

Le temps passa.

Vers le soir, une voix douce comme un vieil air de violon s'insinua dans ses oreilles :

— Bonsoir, Yan !

Il se réveilla.

— Bonsoir, mademoiselle !

Et Florence lui montra un petit panier de champignons qu'elle venait de cueillir dans la forêt.

— Est-ce qu'ils sont bons, Yan ? Vous savez, moi, je ne m'y connais pas du tout.

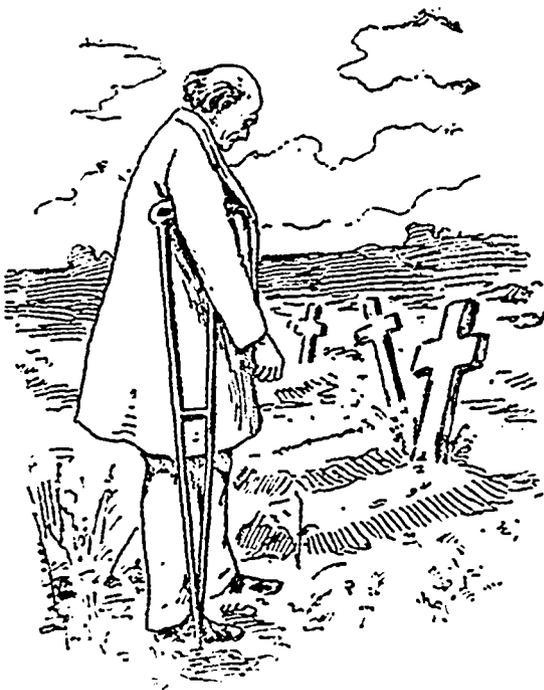
Yan prit le panier et l'examina.

Oh ! près d'elle, il se sentait revivre !

— Oui, je crois qu'ils sont bons ! dit-il en considérant les champignons menus. Cependant...

Ils avaient de petites pustules blanches çà et là ; et Yan hésitait. Ses yeux étaient devenus faibles aussi :

— Enfin, s'ils sont bons et si vous voulez les accepter, je vous les donne de grand cœur, papa. Vous penserez un peu à moi en les mangeant ?



Il s'arrêta devant le coin de terre où dormaient les siens.

—Oh ! merci ! balbutia-t-il.

Et Yan fit serrer les champignons avec joie.

—Certainement, je les mangerai ! se dit-il. Oui demain, au déjeuner des fiançailles.

Il devint grave alors. Et il détourna la tête, de peur de pleurer.

Florence repartit presque aussitôt. Elle était très affairée. Les élections avaient tourné la tête à tout le monde chez elle.

—Bonsoir, Yan. Je viendrai vous dire si papa est élu.

Alors, Yan eut la sensation d'une nuit très froide qui s'appesantirait sur lui.

XII

DORMIT-IL cette nuit-là ? Peut-être. Mais ce fut un sommeil étrange, comme la répétition générale du lourd sommeil final. Et quand il se leva, il regarda le soleil avec des yeux vides, comme si son âme était déjà partie.

Dans la maison, on oyait des mots de tristesse prononcés tout bas :

—Le radicalisme monte !

—Au second tour, Darrigand l'emportera !

—Parbleu !

Il y avait eu ballottage, paraît-il. Et le candidat radical arrivait en tête. La cuisinière du Bignaou bougonnait, convaincue qu'après un réel échec, M. Brion n'apprécierait aucun de ses plats. Et Emile s'éplorait :

—Pauvre France !

Mais ces futilités touchaient peu le vieux Yan.

Il ordonna d'apprêter les champignons. Il se fit raser. Il passa des habits de cérémonie. Et il manifesta le désir de se confesser au curé de Salignacq.

Il ne demanda pas la permission de se rendre à l'église sur le grand char vert qui l'y avait porté tant de fois ! Non ! Ces bonnes joies, il le savait, ne lui étaient plus permises.

Il ne pleura pas trop en se sentant hisser sur la voiture, et il fit bonne contenance, derrière le cocher raide et toujours digne, toujours muet.

Il faisait doux. Dans l'allée du Bignaou, il remarqua un pommier naïf qui, trompé par les derniers jours de soleil, arborait en plein automne des fleurs blanches sur un de ses rameaux. Oh ! le bon pommier qui jadis lui avait donné tant de pommes ! des pommes mûres à la Saint-Jean, de ces pommes qui ont une si pénétrante odeur de jeunesse !

Yan aurait voulu s'arrêter, cueillir ces fleurs éphémères de l'ingénu pommier.

Mais il n'osa pas, à cause du cocher raide.

Et puis, il sentait que ce serait très ridicule.

Les chevaux, grisés d'avoine, l'emportèrent rapidement par les routes argileuses. Lui pensait aux bœufs qui le véhiculaient jadis par ces mêmes routes si connues.

Il en trouva des bœufs attelés à des chars verts. Ils marchaient indolemment, avec l'allure sage de bonnes bêtes qui ont l'air de muser le long des haies. Il vit des métayers à lui, avec lesquels il aimait parler autrefois... parler de récoltes, de fumiers, des banalités courantes de la vie agricole, et aussi parler de choses un peu grasses, en riant à son aise, en lâchant à pleines lèvres les expressions pittoresques et crues qui avaient été toute la gaieté de sa vie.

Mais cela était défendu à Monsieur Jean.

D'ailleurs, la voiture allait si vite que ses yeux désorientés n'avaient pas toujours le temps de s'y reconnaître.

En quelques minutes, il fut au bourg.

Yan sentit un long serrement de cœur.

Des écoliers jouaient sur la place publique, à l'ombre des platanes jaunis, et le vieillard crut se voir dans le passé, criaillant et gambadant comme ces gamins espiègles, sous ces mêmes platanes toujours jeunes.

Il ne pouvait plus marcher seul. Le cocher le soutenait gravement, sans une parole. Et Yan s'affaissa près du confessionnal, avec un grand bruit dans ses oreilles.

Le curé vint aussitôt, et Yan se confessa en gascon, en baissant ses yeux douloureux, en joignant ses mains osseuses, dont le tremblement faisait un petit bruit rythmé sur le prie-Dieu.

Le paysan communia, une demi-heure après. Et quand l'hostie symbolique fondit dans sa bouche, il sentit un tressaillement dans tout son être, comme si son vieux corps vibrerait d'une nouvelle vie. Une tour en ruines doit éprouver de ces sensations, quand elle voit pousser des fleurs dans ses créneaux.

Et après la messe, Yan se fit conduire au cimetière.

Il marchait mieux ; il avait l'âme en paix ; et il croyait vaguement faire de la lumière par tout son corps, comme si des anges lui avaient passé une blanche tunique de lin.

Il s'arrêta devant le coin de terre où dormaient les siens. Mais il ne pleura plus. Un rang de pierres grises dans l'herbe. C'était là.

Yan trouva le sol très doux sous ses pieds las, comme s'il avait marché sur sa propre chair. Et quand il s'en alla, il lui parut que toutes les herbes de ce coin de terre s'enroulaient autour de ses jambes, familièrement, avec des caresses délicates, pareilles à celles des mains disparues.

Il revint chez lui, tout hanté d'une grande pensée blanche, qui semblait faire éclore des lis dans son cerveau. Oui, bientôt, lui aussi, bientôt il arriverait sous cette terre, pour dormir côte à côte

avec les aïeux oubliés ; et peut-être quelques-uns de ses atomes frémissaient-ils au contact mystérieux de vos atomes, ô morts impérissables ! Et ce serait fini de souffrir. Et aucune des tristesses noires qui avaient obscurci ses vieux jours ne pèserait plus sur lui. Ah ! cela aurait été si doux pourtant de mourir comme il avait vécu, en paysan, en Gascon ! Et la suprême larme vint repolir l'azur fané de ses yeux.

Mais c'était un vœu inutile Yan n'y songea plus.

Au Bignaou,—qui s'appelait depuis quelques jours la villa Du-vigneau,—l'ex député et Mlle Florence arrivèrent presque en même temps que lui. Il était onze heures. Yan s'assura que les champignons étaient cuits, et serra la main de M. Brion, correctement, en arrêtant autant que possible le tremblement de ses doigts.

Florence semblait faire le printemps autour d'elle. Emile était très pâle. L'ex député fort morne.

On se mit à table.

Yan fut très convenable pendant le repas. Emile n'eut rien à lui reprocher. Il ne demanda pas de mesture. Il mangea presque de tout. Il ne dit aucun mot déplacé. Jamais il n'avait été aussi gentil.

Souvent, de ses petites prunelles claires, il regardait l'heure à la pendule. Puis il considérait la radieuse Florence, longuement, comme pour faire provision de courage.

Et, quand les champignons arrivèrent, savoureux et fumants, il ferma les yeux. Il éprouvait un léger vertige.

—Voulez-vous m'en laisser goûter, Yan ? demanda Florence.

—Oh ! non ! répondit le vieillard. Ne sont-ils pas tous pour moi ?

Il était onze heures trois quarts.

Et Yan mangea les champignons de grand appétit. Il les mangea tous, sans écouter les mélopées tristes qui semblaient retentir dans son cerveau.

Et Florence fut très heureuse

Le temps ne compta plus ensuite pour Yan du Bignaou ; il n'entendit rien de ce qu'on disait. A peine comprit-il, lorsque Emile laissa tomber la conversation, au dessert, que l'heure de parler était venue. Yan ne se troubla pas. Il sentit les yeux de tous les convives converger sur lui. Et sa voix ne trembla pas trop lorsqu'il prononça les premières paroles. C'était très solennel. Florence haletait. Oh ! la bonne voix toute faible de l'aïeul, comme elle pénétrait l'âme ! Yan ne se trompa point. Il prononça très purement les nasales et les *u*. Il en était si étonné lui-même qu'il crut entendre un ange secourable du bon Dieu parler par son humble bouche. Il éprouva un long frisson dans tout son être quand il arriva aux derniers mots de son discours :

—Monsieur Brion, c'est avec une émotion réelle que j'ai l'honneur de vous demander, pour mon filleul, la main de mademoiselle votre fille !..

En ce moment, Yan entendit la voix grave de M. Brion prononcer de belles paroles qui faisaient chaud au cœur.

—Je ne crois pas me tromper, cher Monsieur Duvignau, concluait le député sortant, en vous déclarant que Florence est toute disposée à devenir votre belle-fille.

Alors, tout à coup, Florence se leva.

—Oui, mais à une condition, lança-t-elle.

Et son visage parut illuminé de larmes.

Emile frémit. Le député tressauta. Yan lui-même sentit une grande anxiété dans tout son être.

—Oui, je veux bien épouser M. Emile, reprenait la jeune fille. Mais, je le répète, à une condition. C'est que Yan redeviendra Gascon et reprendra toutes ses anciennes habitudes !

Après avoir parlé ainsi, Mlle Florence quitta sa place et alla embrasser M. Jean à pleines lèvres.

— Parlez patois, Yan, ajouta-t-elle, habillez-vous comme un paysan, mangez de la mesture, et riez, et chantez, et faites ce que bon vous semblera, *Diou bibostes !* Ah ! je suis bien la maîtresse un peu ! dit-elle en se retournant tendrement vers Emile.

Florence avait deviné toutes les tortures de l'aïeul.

Et M. Brion, le ballotté de la veille, qui rapidement s'était fait cette réflexion : "C'est une idée, ça ! pour me concilier les classes ouvrières au second tour de scrutiny !..." s'empressa de déclarer :

—Mais elle a raison, cette chérie ! Ne vous gênez pas, Yan ! Redevenez le paysan d'autrefois, si le cœur vous en dit ! Elles ont du bon, les mœurs de nos belles populations rurales !

Yan sentit en lui une telle explosion de bonheur quand il entendit ces paroles, qu'il se mit à pousser une longue clameur de joie, sans pouvoir dire un mot.



Il laissa tomber sa tête sur la table.

—Ah ! moun Diou ! balbutia-t-il à la fin. Ah ! moun Diou !

Et il joignit les mains. Et il leva les yeux. Et il sentit dans son cœur une si véhémence fermentation de plaisir qu'il eut peur d'étouffer.

—Ah ! moun Diou !

Tout le monde pleurait : tout le monde s'embrassait ; un même délire bouleversait toutes les têtes.



Il prit les mains des deux fiancés dans les siennes.

Alors Yan, malgré ses jambes infirmes, éprouva le besoin de se secouer sur sa chaise ; Florence, agitée par le même instinct, sauta pour de bon ; Emile se leva, le député sortant changea de place ; et la servante engloutit avec émotion deux prunes à l'eau-de-vie ! Le ciel, le ciel avec toutes ses délices, croulait sur le Bignaou enchanté !

—Ah ! je n'étais pas si malheureux ! se récria Yan, qui par pudeur voulait dissimuler son immense félicité. Non ! J'étais même très bien, je vous assure... Si vous voulez seulement me permettre d'ôter cette redingote....

Et il s'en alla, très leste, miraculeusement, pour aller prendre sa

chamarre, la longue blouse bleue, qu'il n'avait pas revêtue depuis un mois.

Oh ! ce fut un bain de volupté sur ses vieilles épaules !

—Là ! maintenant, j'ai chaud. Et je suis à mon aise !... Si vous me permettiez de reprendre un instant mes sabots... ?

Et il retrouva ses lourdes chaussures de bois dans un fond de placard, ses confortables sabots qui pesaient deux livres chacun !

—Là, comme ceci, je suis ingambe ! Tandis que ces barbares bottines en cheveau... Et gascon ? Voudriez-vous que je parle un peu gascon ! Diou biban ! le bien que ça ferait à ma langue ! Ah ! lou gascoun, amics ! lous anyous ne deben debisa que coum aco, aü ceü !

Il traduisit, pour Florence :

—Les anges ne doivent parler que cette langue, au ciel.

—*Oh ! qu'abi coumprés, Yan !* repartit la jeune fille vexée.

—Tenez ! puisqu'ils le parlent déjà sur la terre, conclut galamment le vieux.

Il avait eu de l'esprit autrefois, en gascon !

Et il prit la table à deux mains, car la félicité lui troublait la tête.

—A la noce dans un mois, je chanterai ! annonça-t-il.

—Chantez tout de suite ! cria-t-on à l'unisson.

—Bien ! mais laissez-moi priser un brin !

Il aspira aussitôt une pincée de tabac, et ses narines eurent des sensations si voluptueuses qu'il inonda sa tabatière de larmes.

Il commença, d'une petite voix aigrelette, une chanson joyeuse du pays :

Sou pount de Toulouse, tres filles qu'y a (bis)
Qu'y passa un monène qui leus saluda
Tra-la-larelalare
Tra-la-larelala !

Et tout le monde répéta :

Tra-la-larelala !

Yan, d'une voix un peu plus sourde, continua :

Qu'y passa un mouène qui leus saluda (bis)
Les disou lou monène : "Le mic quaou sera ?"
Tra-la...

Il s'interrompit :

Tra-la...
Tra...

Ses yeux s'injectèrent.

—Ah ! lança t-il, les champ...

Mais il ne voulut pas terminer ; il laissa tomber sa tête sur la table, en poussant une longue plainte.

—Papa ! qu'y a-t-il ? dit Émile avec inquiétude.

—Oh ! papa ! s'éplora Florence.

Yan ne répondit point. Les yeux fermés, la face rougie, il continua de se plaindre en croisant les mains sur sa poitrine.

—Le médecin ! vite ! dit-il brusquement.

Et ses dents claquèrent.

—Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? demandait-on, en s'empressant autour de lui.

Le cocher vint dire :

—Le médecin ? Mais aujourd'hui, lundi, il est au marché de Pouillon !

—C'est juste ! fit Yan, en rouvrant les yeux. J'y avais pensé.

Et il ajouta, très bas :

—Allez chercher M. le curé !

—Oh ! papa...

Yan fut pris d'un long frisson qui secoua tous ses membres comme les branches d'un vieil arbre.

—Mais il y a des médecins à Dax ! dit Emile.

—Quinze kilomètres ! balbutia Yan.

Puis avec un sourire :

—Ils arriveraient trop tard.

—Ah ! mon Dieu, je devine ! cria Florence ; ce sont les champignons !

Mais Yan nia avec force.

—Non, je vous assure. Ils étaient bons, allez ! répondit-il à la jeune fille avec une grande amitié dans sa voix.

Et il referma ses yeux, de peur que Florence n'y découvrit ses pensées.

M. Brion conseilla un vomitif.

—Oh ! oui ! si vous voulez !... acquiesça Yan avec impatience.

Une pincée d'émétique lui fut présentée dans un peu d'eau.

Yan saisit le breuvage de ses mains éperdues.

Il essaya de boire.

—Oh ! oui ! il faut vivre maintenant ! se dit-il. Vivre, être heureux ! Mon Dieu ! Sauvez-moi !

Mais, dans sa hâte, il versa la moitié de la solution, tout à côté, sur son cou : et la quantité absorbée ne suffit pas à le faire vomir.

Il n'y avait pas un pharmacien dans les environs.

—Ah ! je ne veux pas ! cria Yan, dont les lèvres se frangeaient d'écume. Non ! je ne veux pas mourir !

Il pensait aux champignons maudits.

“ Mon Dieu, pria-t-il mentalement, mon Dieu, vous qui pouvez tout, il faut que les champignons ne soient pas vénéneux, vous entendez ? ”

Il se fit porter par Emile et par Florence devant le bénitier de sa chambre. Il but de l'eau bénite avec ferveur. Puis il pria en claquant des dents. Mais ses genoux s'effondraient sous lui.

Alors, déjà violet, il se résigna.

—L'extrême-onction ! souffla-t-il d'une voix pâteuse.

Et il voulut être couché à la place même qu'occupait son ancienne chambre ; la chambre où il était né, la chambre où ses ancêtres étaient morts. Ce n'était plus qu'une pièce quelconque, rapetissée, dénaturée, méconnaissable. Une porte et un bout du plafond étaient les seuls vestiges de la chambre ancienne. Cela servait de cabinet de débarras dans le Bignaou nouveau. Néanmoins Yan voulut être placé là.

Il regarda le coin du plafond, là-haut, et ses yeux ne remuèrent plus.

Une demi-heure après, un tintement argentin vint frapper ses oreilles :

“Que-tin ! que-tin !”

Yan reconnut cette clochette : c'était Dieu qui arrivait, le Dieu des moribonds glacés. Le prêtre, vêtu de blanc, l'apportait pour lui, à travers les champs dorés de soleil, ce Dieu de pardon ! Et l'enfant de chœur agitait sa sonnette pour faire découvrir les paysans pieux, pour faire prier les paysannes émues.

“Que-tin ! que-tin !”

Le tintement rythmé approchait et Florence frémit, comme si elle allait voir arriver la Mort.

—Papa ! il faut vivre ! gémit-elle.

Yan essaya de lui sourire.

—Non, il vaut mieux que je m'en aille ! dit-il, péniblement, avec sa langue entravée.

Il avait encore toute sa connaissance. Il prit les mains des deux fiancés dans les siennes et il les regarda longtemps, Emile et Florence, de ses prunelles graves dont l'azur aboli allait refleurir ailleurs ; puis, très doucement, avec une infinie tendresse de voix où se révélait la vision de bonheurs à venir—qu'il ne goûterait pas, lui !—Yan balbutia :

—Lou permé, que l'appellerats Poutoun ! (Le premier, vous l'appellerez Poutoun !)

Et il dirigea de nouveau ses yeux vers le plafond familial, comme s'il avait su que son âme allait s'envoler par là.

Il divagua un peu, quand le prêtre, avec des paroles latines, vint lui purifier les sens de son onction spirituelle. Deux ou trois fois, on l'entendit qui disait : “Bé, Martin ! Bé, Youan !” comme s'il avait labouré de vastes plaines avec de grands bœufs de rêve. Puis, ses mains lentes firent le geste de filer du lin, en roulant un coin du drap comme un fuseau.

Mais, au crépuscule, quand le soleil fut tombé là-bas, à l'horizon, parmi des nuages de pourpre, Yan frissonna sur sa couchette improvisée. Il ouvrit sa bouche, il allongea son cou, il raidit ses membres, comme si un profond arrachement s'opérait en lui.



—Papa ! papa !... appela Emile, qui sentait le Grand Mystère peser dans cette chambre.

Et quelques secondes après sans doute, solennellement, avec des ailes trop pures pour que les yeux des hommes pussent les voir, au son de lyres trop harmonieuses pour que les oreilles terrestres pussent les entendre, il s'en allait, l'immortel Yan ; il s'en allait revivre, bien simple et bien heureux dans quelque coin de ciel gascon, avec des anges de son pays, avec des saints de sa connaissance, avec les aïeux disparus : les braves et modestes laboureurs du Bignaou, auxquels le bon Dieu avait dû ouvrir, toutes grandes, les portes de son beau paradis.

JEAN RAMEAU.

FIN.

LA LANCE SANGLANTE

SE soleil avait fui, la terre avait tremblé,
 Et, du noir Golgotha jusqu'aux cimes prochaines,
 Un vent soudain avait brisé les vastes chênes,
 Comme le pied d'un bœuf casse un épi de blé.

Alors les centurions et le peuple assemblé
 Et les bourreaux portant des marteaux et des chaînes
 S'écoulèrent, laissant avec leurs larmes vaines
 Les Femmes aux pieds froids de Jésus immolé.

Or le Soldat railleur qui d'un coup de sa lance
 Avait percé Son Flanc, s'en revint en silence...
 Mais partant pour la guerre, à la fin de l'été,

Et déjà ceint du glaive et du casque sonore,
 Il saisit sa vieille arme et fut épouvanté :
 L'éternel sang divin en dégouttait encore !

MARC LEGRAND.



GUIGNOL

Le théâtre de Guignol a pris naissance à Lyon. — Actuellement encore il s'y joue des pièces véritables, pleines d'esprit.

Le *déménagement* est entr'autres un chef-d'œuvre en son genre. Il ne s'y donne pas de coups de bâton ; mais que de verve ! La couleur locale y a les tons francs et carrés de la pochade. Le comique y a la spontanéité du coup de pied au derrière, ce *vis comica* de la farce au gros sel. On y rit à *gueule bée*, comme disaient nos ancêtres, et Guignol y est goguenard et facétieux tout son soûl.

Ecoutez ce dialogue entre Guignol et M. Canezou son propriétaire.

M. CANEZOU. — Monsieur Guignol ! monsieur Guignol !

GUIGNOL (*de l'intérieur*). — Je n'y suis pas.

M. CANEZOU. — Comment ! vous n'y êtes pas et vous me répondez !

GUIGNOL. — Je ne peux pas sortir ; je mets une pièce à mon pantalon, qui est déchiré au coude !

M. CANEZOU. — J'ai à vous parler, voulez-vous descendre ?

GUIGNOL (*à la fenêtre*). — Si je veux des cendres ?... J'en ai pas besoin, j'en ai mon plein poêle.

M. CANEZOU. — Le drôle ne viendra pas tant qu'il saura qu'il a affaire à moi. Il faut que je déguise ma voix et que je lui fasse croire que le facteur lui apporte une lettre. (*Il frappe neuf coups avec roulement.*)

GUIGNOL (*de l'intérieur*). — Qué que c'est ?

M. CANEZOU (*contrefaisant sa voix*). — C'est le facteur... Je vous apporte une lettre, une lettre chargée ; il y a de l'argent dedans !

GUIGNOL. — De l'argent ! Je dégringole. (*On l'entend descendre les neuf étages ; arrivant :*) Oh ! nom d'un rat ! le propriétaire !... Je suis pincé !... (*A Canezou*). On n'a pas besoin de vous, mon brave homme ! On a ramoné les cheminées il y a huit jours.

M. CANEZOU. — Sapristi, je ne suis pas le ramonneur, je suis votre propriétaire... et je viens...

GUIGNOL. — Oh ! c'est vous, M'sieu Canezou ; je vous remettais pas, je vous demande pardon. Comment ça va-t' y ?

M. CANEZOU. — Ça ne va pas mal. Je viens savoir, Monsieur Guignol...

GUIGNOL. — Ah ! y a fait un bien grand vent l'autre jour. Je me suis laissé dire qu'y avait un homme que le vent lui avait emporté son chapeau, ses bas et tous les boutons de son pantalon ; ça le gênait pour marcher. Ça serait pas vous par hasard ?

M. CANEZOU. — Il est vrai que le vent a été très fort... mais il ne s'agit pas de cela... Je viens savoir quand nous en finirons pour notre compte.

GUIGNOL. — Notre compte !... Oh ! si vous me devez quelque chose, ne vous gênez pas : je suis pas pressé.

M. CANEZOU. — Mais je le suis, moi ! C'est de mon loyer que je veux parler.

GUIGNOL. — Vous voulez payer votre loyer ? Oh ! vous avez bien raison,... faut jamais rien devoir.

Canezou fait cesser le quiproquo, et il faut bien que Guignol avoue qu'il n'a pas d'argent pour payer son loyer.

M. CANEZOU. — Vous n'avez pas d'argent ? Je vous en ferai bien trouver.

GUIGNOL. — Vous me rendrez service par exemple.

M. CANEZOU. — Vous avez un mobilier ?

GUIGNOL. — Oui, oui, un mobilier de luxe. On m'en donnerait bien trente sous au mont de-piété !

M. CANEZOU. — Vous avez une commode ?

GUIGNOL. — Je ne l'ai plus : elle m'était devenue incommode... Les logements sont si petits aujourd'hui !

M. CANEZOU. — Et votre miroir antique ?

GUIGNOL. — Je l'ai vendu cet été pour boire à la glace.

M. CANEZOU. — Vous aviez une garde-robe ?

GUIGNOL. — Elle était un peu cassée. Je l'ai donnée à un ébéniste de la rue Raisin pour l'arranger ; on a tout démoli dans cette rue, et ma garde-robe aussi.

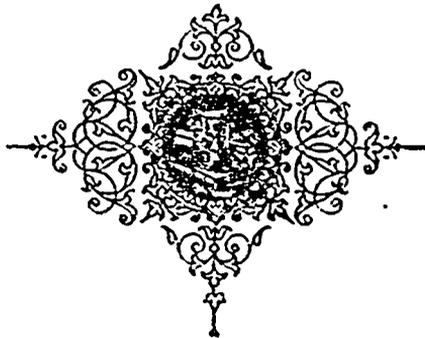
M. CANEZOU. — Ta, ta, ta... Et votre table en noyer a-t-elle été démolie aussi ?

GUIGNOL. — Non, mais un jour on a mis la marmite dessus... La marmite fuyait ; ça a fait un trou et la table s'est tout éclopée.

M. CANEZOU. — Vous me faites des contes à dormir debout.

GUIGNOL. — Vous avez bien raison.. Allons nous coucher.

X.





LE CONTROLE

VOTRE billet, s'il vous plaît !

L'interpellé, un gros paysan qui se hâtait, suant et soufflant, pour ne pas manquer le train déjà en gare, tendit à l'employé un rectangle de carton jaune que l'autre poinçonna tranquillement, avant de laisser avancer le voyageur. Et le paysan se mit à courir vers un wagon de troisième, sa blouse bleue large et courte, ballonnée par le vent et luisante au soleil, son bâton noueux secoué par le bras droit, tandis que le gauche passé dans les anses d'un panier qui dansait un cavalier seul effréné, ébauchait déjà un geste de cramponnement destiné à hisser le corps dans le compartiment. Le brave homme opéra enfin l'ascension des marche-pieds et s'éroula sur la banquette.

Aussitôt, il tira de sa poche un vaste mouchoir à carreaux pour s'éponger le front. Il n'en eut pas le temps. Un employé se précipita, criant :

— Vos billets, s'il vous plaît !

— Mais je l'ai déjà montré....
articula le campagnard.

— Ça ne fait rien ; il faut le présenter à toute réquisition....

— Si vous plaît ? A toute quoi ?

— Réquisition !

Le paysan demeura bouche bée, ne comprenant pas, pendant qu'on infligeait à son billet une deuxième échancre. Puis, tandis que l'employé visitait les autres compartiments, il se mit à tourner le bout de carton dans ses doigts en le considérant attentivement.

En face de lui, un grand gaillard à mine farceuse—un commis-voyageur sans doute—semblait jouir particulièrement de sa tête ahurie.

— Vous ne savez pas ce que cela veut dire ? demanda-t-il enfin, en tâchant de prendre un ton sérieux. Vous n'avez sans doute jamais voyagé en chemin de fer ?



—Non, jamais . . .

—Eh bien, il faudra présenter votre billet chaque fois que le train s'arrêtera et le faire poinçonner.

—Ah ! et chaque coup on me fera un petit trou dedans.

—Précisément.

—Bien obligé, monsieur, de m'avoir prévenu ; je ne savais pas, moi, voyez-vous . . . Je vas à Paris, consulter pour un procès . . . Alors, il a bien fallu que je prenne le train, comme dit l'autre . . . Mais je n'en ai pas l'habitude . . .

—Vous êtes fermier, sans doute ?

—C'est deviné tout juste. Mait'Thomas, de la Crapaudière . . .

Le train était parti. Mait'Thomas essuya sur sa figure des ruisseaux de sueur avec le mouchoir qu'il avait gardé à la main et qu'il réintégra ensuite sous sa blouse avec un vigoureux "ouf !" de satisfaction après lequel il exclama : "Satanée invention, tout de même, que ces chemins de fer !"

Puis il s'assura qu'il ne lui manquait rien, qu'il n'avait rien perdu : son billet dans sa main, son porte-monnaie dans la poche de son pantalon ; son bâton dans un coin, et, tout à côté de lui, son panier qu'il s'appêta à ouvrir. Mais la locomotive siffla. On allait s'arrêter.

Sitôt que le train fut immobile, Mait'Thomas ouvrit la portière : justement une dame se disposait à monter. Mais derrière elle, Mait'Thomas aperçut un employé. Il ne voulut pas le manquer. Et comme la dame s'obstinait à monter, tandis que le paysan s'obstinait à barrer le passage, l'individu à casquette galonnée dut intervenir :

—Laissez descendre les voyageurs, madame.

Le vide se fit devant Mait'Thomas, qui ne bougea pas.

—Descendez ! cria l'employé.

Mait'Thomas descendit, tendant son billet que l'autre examina.

—Mais vous allez à Paris ! Pourquoi descendez vous ?

—Dame ! Parce que vous me l'avez dit !

—C'est insensé ! Qu'est ce que vous voulez !

—Me faire timbrer, donc !

—Vous l'êtes bien assez comme ça ! Dépêchez-vous donc de remonter !

Mait'Thomas se rebiffa, insista. Il ne l'entendait pas ainsi . . . Il lui fallait le contrôle.

Pour avoir la paix, l'employé s'exécuta. Et Mait'Thomas reprit sa place, satisfait.

—A-t-on jamais vu un gars de c't'espèce ! Il ne voulait point me timbrer !

—Que voulez vous, répondit le commis voyageur, il y a toujours des gens qui cherchent à vous faire de mauvaises farces !

Dans le fond du compartiment, la petite dame qui était montée pendant la discussion, se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire, ce qui infligeait une mignonne grimace à sa jolie figure rose.

Mait'Thomas, lui, avait ouvert son panier et opéré l'extraction d'un litre de vin, d'un kilo de pain et d'une demi-livre de fromage.

A présent, il mangeait avec un bruit féroce de mâchoires, avalant une gorgée de vin entre chaque bouchée engloutie.

Il fut malencontreusement interrompu dans son occupation par un nouvel arrêt du train.

—Bon sens ! dit Mait'Thomas, ils ne vous laissent point seulement le temps de manger, là-dedans !

Et il se hâta de descendre et de courir au premier homme gaulonné qu'il aperçut. Par malheur, il s'adressa au conducteur du train qui lui répondit sèchement : "Je n'ai pas le temps !" et donna le signal du départ. Mait'Thomas s'en revint navré et n'eut que le temps de se cramponner à la portière : le train partait. Il n'était pas au bout de ses peines.

En remontant, il s'aperçut que, dans sa précipitation à descendre, il avait renversé sa bouteille de vin dont le contenu s'était répandu sur la banquette, noyant le pain et le fromage, dégringolant par terre, et coulant jusque sur le quai, le long des marchepieds du wagon en fines cascates roses...

Il dut tirer son mouchoir à carreaux avec lequel il épongea la banquette avant de se rasseoir dessus ; puis il conta à son compagnon de route qu'on n'avait pas voulu "timbrer son billet."

—Mais, termina-t-il, comment ça se fait que vous ne vous occupez pas du vôtre ?

—Ah ! c'est que les gens qui voyagent souvent sont abonnés ; ils n'ont pas les mêmes formalités à remplir.

—Ben, c'est pas juste, ça, voyez-vous ! Les députés devraient s'occuper de ça !

A la station suivante, Mait'Thomas eut la chance de tomber sur un bon garçon qui voulut bien lui poinçonner son billet deux fois pour remplacer le contrôle qu'on lui avait refusé. Mait'Thomas était radieux. Ce qui ne l'empêchait pas de murmurer de temps à autre, tout en épongeant son front avec son mouchoir trempé de vin qui violait de sillons sa face rouge :



—Au fond de la gare, à droite.

—Bon Dieu ! que c'est donc fatigant de voyager dans ces chemins de fer !

Le pire fut qu'on arriva à une grande gare : dix minutes d'arrêt. Maît'Thomas chercha des yeux un employé à bonne figure. Il lui parut que tous avaient des airs rogues ; et puis, aucun ne faisait attention à lui. Alors, il avisa un graisseur :

—Si vous plaît, où est ce qu'il faut aller pour...

L'autre le coupa :

—Au fond de la gare, à droite.

—Merci bien.

Maît'Thomas fit trois pas ; puis il réfléchit qu'on voulait lui voler son panier. Et il retourna le prendre. Ensuite, de toute la vitesse de ses jambes, il se mit à arpenter le quai, regardant partout s'il apercevrait une indication. A l'extrémité, il s'arrêta, stupéfait : il était devant les water-closets.

L'ouvrier n'avait pas compris ce qu'on lui demandait. Maît'Thomas s'adressa à un autre ; celui-ci se moqua de lui : il lui fit traverser toutes les voies. Une fois de l'autre côté, le fermier se trouva encore perdu ; il redemanda, on le renvoya à son point de départ ; là, on l'expédia à la lampisterie, de la lampisterie au buffet, du buffet à la bibliothèque, de la bibliothèque au camionnage. Maît'Thomas suait à grosses gouttes : on ne voyait plus que lui partout ; tout le monde dans la gare connaissait son histoire ; on le suivait des yeux dans ses pérégrinations ; on se le montrait ; et c'était un spectacle vraiment curieux, ce gros homme courant de-ci de-là, l'air effaré, butant dans les rails, se heurtant aux fourgons de bagages, gesticulant désespérément, agitant son inséparable panier, et demandant un contrôle à tous les échos.

La sonnerie du départ vint interrompre ses tribulations.

—En voiture pour Paris !

Il se précipita ; mais soudain, une terreur le prit : il ne se rappelait plus où se trouvait son compartiment, et n'en avait naturellement pas pris le numéro. On le bouscula pour le faire monter. Mais il se souvenait d'avoir oublié son bâton, et il tenait à le retrouver. A la fin, il aperçut le commis-voyageur qui lui faisait des signes ; il reconnut sa place et la réintégra. Son bâton n'avait pas été volé.

Le commis voyageur s'était assis, tranquille et sérieux.

Quant à la petite dame, elle plongeait son nez dans un volume pour dissimuler son rire. Mais elle glissait sournoisement des regards malicieux au fermier. Maît'Thomas était navré et n'en pouvait plus. Son voisin le consola, excité par la présence de la petite dame à poursuivre brillamment sa plaisanterie.

—C'est bien simple, lui dit-il, quand on ne vous contrôlera pas, vous le ferez vous même.

—Comment ?

--Avec la pointe de votre couteau. Vous n'avez qu'à découper...

—Un petit trou comme les autres? fit Maît'Thomas avec un éclair de génie, c'est vrai, ça! Pourvu qu'il y ait le nombre de trous, c'est tout ce qu'il leur faut!

Et, appliquant contre la cloison son billet qui ressemblait déjà à une écumoire, il se mit en devoir d'en extraire encore un petit morceau. Ce fut laborieux. Mais, au bout d'un travail patient, Maît'Thomas obtint un résultat: son billet avait un trou de plus. Avant d'arriver à Paris, il y eut encore huit stations. A la dernière, Maît'Thomas n'avait plus en sa possession que le tour de son billet. Le milieu avait été tellement déchiqueté qu'il n'en restait plus rien, c'était le vide.

—Avec ça, s'écria le paysan, ils ne pourront point dire que je ne l'ai pas fait timbrer à toute réquisition!

Ce ne fut pas le reproche qu'on lui fit, en effet. Mais quand, à la gare Saint-Lazare, il présenta cet innombrable objet où plus rien n'était lisible puisqu'il n'y avait plus rien, l'employé lui demanda s'il se moquait de lui. Maît'Thomas demeura interloqué.

—Pourquoi avez-vous découpé votre billet?

—C'est point moi, c'est le contrôle.

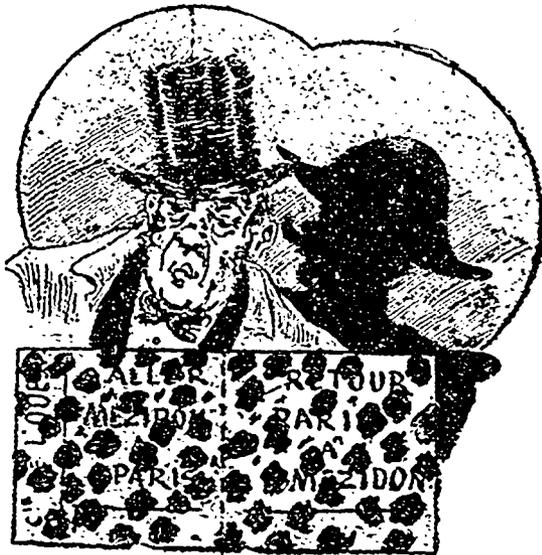
—Ah! vous faites l'imbécile? Vous avez voulu voler la Compagnie en vous servant d'un vieux billet, sans doute.

Nous allons dresser procès-verbal.

Maît'Thomas eut beau se démener comme un diable; il ne put rien obtenir. Il chercha son compagnon de route pour le faire déposer en témoignage. Mais le commis-voyageur avait naturellement disparu.

De sorte que Maît'Thomas, de la Crapaudière, pour son premier voyage à Paris, fut traduit en police correctionnelle et condamné à quinze jours de prison, mille francs d'amende et trois mille francs de dommages-intérêts, sous l'inculpation de tentative d'escroquerie.

Encore le tribunal déclara-t-il se montrer indulgent, eu égard aux bons antécédents du prévenu.



A la gare Saint-Lazare, il présenta cet innommable objet.....

LE BOSSU

OU LE PETIT PARISIEN (1)

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES EN FAIT D'ARMES

VI

LA FENÊTRE BASSE

(Suite)

QU'AVONS NOUS à nous plaindre, insinua Passepoil, s'il veut absolument faire notre besogne ?

Pour la logique, vous ne trouverez pas beaucoup de Normands plus ferrés que frère Passepoil.

—Allons nous-en ! tel fut l'avis général.

Il est vrai que l'épée de Lagardère sifflait et fouettait le vent.

—Capédédiou ! fit observer Cocardasse en ouvrant la retraite, le bon sens dit que nous n'avons pas peur ; chevalier, nous vous cédon la place.

—Pour vous faire plaisir, ajouta Passepoil, adieu !

—Au diable ! répliqua le Parisien en tournant le dos.

Les fourrageurs partirent au galop, les estafiers disparurent derrière l'enclos du cabaret. Ils oublièrent de payer ; mais Passepoil ravit en passant un doux baiser à la maritorne qui demandait son argent.

Ce fut Lagardère qui solda tous les écots.

—La fille ! dit-il, ferme tes volets et mets tes barres. Quoi que tu entendes, là dans la douve, cette nuit, que chacun dans ta maison, dorme sur les deux oreilles. Ce sont affaires qui ne vous regardent point.

La maritorne ferma ses volets et mit ses barres.

(1) Voir les numéros depuis le 15 janvier 1898.

La nuit était presque complète, une nuit sans lune et sans étoiles. Un lumignon fumeux, placé à la tête du pont de planches, sous la niche d'une sainte vierge, brillait faiblement, mais n'éclairait point au delà d'un cercle de dix ou douze pas. Sa lumière d'ailleurs ne pouvait descendre dans les douves, à cause du pont qui la masquait.

Lagardère était seul. Le galop des chevaux s'était étouffé au lointain. La vallée de Louron se plongeait déjà dans une obscurité profonde, où luisaient çà et là quelques lueurs rougeâtres marquant la cabane d'un laboureur ou la loge d'un berger. Le son plaintif des clochettes attachées au cou des chèvres montait, quand le vent donnait, avec les murmures sourds du gave d'Arau, qui verse ses eaux dans la Clarabide, au pied du Hachaz.

—Huit contre un, les misérables ! se disait le jeune Parisien en prenant le chemin charretier pour descendre au fond de la douve ; un assassinat ! Quels bandits ! C'est à dégoûter de l'épée.

Il donna contre les tas de foin lavagés par Carrigue et sa troupe.

—Par le ciel ! reprit-il en secouant son manteau, voici une crainte qui me pousse. Le page va prévenir Nevers qu'il y a ici une bande d'égorgeurs, et Nevers ne viendra pas, et ce sera une partie manquée, la plus belle partie du monde. Diable d'enfer ! s'il en est ainsi, demain il y aura huit coquins d'assommés.

Il arrivait sous le pont. Ses yeux s'habituèrent à l'obscurité.

Les fourrageurs avaient fait une large place nette, juste à l'endroit où Lagardère était en ce moment, devant la fenêtre basse. Il regarda cela d'un air content, et pensa qu'on serait bien en ce lieu pour jouer de la flamberge. Mais il pensait encore à autre chose. L'idée de pénétrer dans cet inabordable château le tenait au collet. Ce sont de vrais diables que ces héros qui ne tournent point vers le bien la force exceptionnelle dont ils sont doués. Murailles, verrous, gardiens, le beau Lagardère se riait de tout cela. Il n'eût point voulu d'une aventure où quelqu'un de ces obstacles eût manqué.

—Faisons connaissance avec le terrain, se disait-il, rendu déjà à l'espiègle gaieté de sa nature : Morbleu ! monsieur le duc va nous arriver bien en colère, et nous n'avons qu'à nous tenir ! Quelle nuit ! il faudra ferrailer au jugé. Du diable si on pourra voir la pointe des épées !

Il était au pied des grands murs. Le château dressait à pic au-dessus de sa tête sa masse énorme, et le pont traçait un arc noir sur le ciel. Escalader ce mur à l'aide du poignard, c'était l'affaire de toute une nuit. En tâtonnant, la main de Lagardère rencontra la fenêtre basse.

—Bon, cela ! s'écria-t-il. Ça ! que vais-je lui dire, à cette fière beauté ? Je vois d'ici l'éclair méchant de ses yeux noirs, ses sourcils d'aigle froncés par l'indignation...

Il se frotta les mains de tout cœur.

—Délicieux ! délicieux ! Je lui dirai... il faut quelque chose de bien tourné. Je lui dirai... Palsambleu ! Epargnons nos frais d'éloquence. Mais qu'est cela ? s'interrompit-il tout à coup. Ce Nevers est charmant !

Il s'arrêta pour écouter. Un bruit avait frappé son oreille.

Des pas sonnaient en effet au bord de la douve, des pas de gentilshommes, car on entendait le tintement argentin des éperons.

—Oh ! oh ! pensa Lagardère, maître Cocardasse aurait-il dit vrai ? Monsieur le duc se serait-il fait accompagner ?

Le bruit de pas cessa. Le lumignon placé à la tête du pont éclaira deux hommes enveloppés de long manteaux et immobiles. On voyait bien que leurs regards cherchaient à percer l'obscurité de la douve.

—Je ne vois personne, dit l'un deux à voix basse.

—Si fait, répondit l'autre, là-bas, près de la fenêtre.

Et il appela avec précaution.

—Cocardasse !

Lagardère resta immobile.

—Faënza ! appela encore le second interlocuteur : c'est moi... M. de Peyrolles !

—Il me semble que je connais ce nom de coquin ! pensa Lagardère. Peyrolles appela pour la troisième fois :

—Passepoil ! Staupitz !

—Si ce n'était pas un des nôtres ?... murmura son compagnon.

—C'est impossible, répliqua Peyrolles ; j'ai ordonné qu'on laissât ici une sentinelle. C'est Saldagne, je le reconnais... Saldagne !

—Présent ! répondit Lagardère qui prit à tout hasard l'accent espagnol.

—Voyez-vous ! s'écria M. de Peyrolles, j'en étais sûr ! Descendons par l'escalier... ici... voilà la première marche.

Lagardère pensait :

—Du diable si je ne joue pas un rôle dans cette comédie !

Les deux hommes descendaient. Le compagnon de Peyrolles était sous son manteau, de belle taille et de riche prestance. Lagardère avait cru reconnaître dans son accent, quand il avait parlé, un léger ressouvenir de la gamme italienne.

—Parlons bas, s'il vous plaît, dit-il en descendant avec précaution l'escalier étroit et roide.

—Inutile, monseigneur, répondit Peyrolles.

—Bon ! fit Lagardère, c'est un monseigneur.

—Inutile, poursuivit le factotum ; les drôles savent parfaitement le nom de celui qui les paye.

—Moi ! je n'en sais rien, pensa le Parisien, et je voudrais bien le savoir.

—J'ai eu beau faire, reprit M. de Peyrolles, ils n'ont pas voulu croire que c'était M. le marquis de Caylus.

—C'est déjà précieux à savoir, se dit Lagardère ; il est évident que j'ai affaire ici à deux parfaits coquins.

—Tu viens de la chapelle ? demanda celui qui semblait être le maître.

—Je suis arrivé trop tard, répondit Peyrolles d'un air contrit.

Le maître frappa du pied avec colère.

—Maladroit ! s'écria-t-il.

—J'ai fait ce que j'ai pu, monseigneur. J'ai bien trouvé le registre où dom Bernard avait inscrit le mariage de Mlle de Caylus avec M. de Nevers, ainsi que la naissance de leur fille...

—Eh bien !

—Les pages contenant ces inscriptions ont été arrachées.

Lagardère était tout oreilles.

—On nous a prévenus ! dit le maître avec dépit ; mais qui ? Aurore ? oui, ce doit être Aurore. Elle pense voir Nevers cette nuit, elle veut lui remettre, avec l'enfant, les titres qui établissent sa naissance. Dame Marthe n'a pu me dire cela, puisqu'elle l'ignorait elle-même ; mais je le devine.

—Eh bien, qu'importe ? fit Peyrolles. Nous sommes à la parade. Une fois Nevers mort...

—Une fois Nevers mort, repartit le maître, l'héritage va tout à l'enfant.

Il y eut un silence, Lagardère retenait son souffle.

—L'enfant... commença très bas Peyrolles.

—L'enfant disparaîtra, interrompit celui qu'on appelait monseigneur. J'aurais voulu éviter cette extrémité ; mais elle ne m'arrêtera pas. Quel homme est ce Saldagne ?

—Un déterminé coquin.

—Peut-on se fier à lui ?

—Pourvu qu'on le paye bien, oui.

Le maître réfléchissait.

—J'aurais voulu, dit-il, n'avoir d'autre confident que nous-mêmes, mais ni toi ni moi n'avons la tournure de Nevers.

—Vous êtes trop grand, répliqua Peyrolles ; je suis trop maigre.

—Il fait noir comme dans un four, reprit le maître, et ce Saldagne est à peu près de la taille du duc. Appelle-le.

—Saldagne ! fit Peyrolles.

—Présent ! répondit encore le Parisien.

—Avance ici !

Lagardère s'avança. Il avait relevé le col de son manteau, et les bords de son feutre lui cachaient le visage.

—Veux-tu gagner cinquante pistoles outre ta part ? lui demanda le maître.

—Cinquante pistoles ! répondit le Parisien ; que faut-il faire ?

Tout en parlant, il faisait ce qu'il pouvait pour distinguer les traits de l'inconnu ; mais ce dernier était aussi bien caché que lui.

—Devines-tu ? demanda le maître à Peyrolles.

—Oui, répliqua celui-ci.

—Approuves-tu ?

—J'approuve. Mais notre homme a un mot de passe.

—Dame Marthe me l'a donné. C'est la devise de Nevers.

—*Adsum* ? demanda Peyrolles.

—Il a coutume de dire en français : *J'y suis* !

—*J'y suis* ! répéta involontairement Lagardère.

—Tu prononceras cela tout bas sous la fenêtre, dit l'inconnu qui

se pencha vers lui. Les volets s'ouvriraient, puis derrière la grille qui est à charnière, une femme paraîtra ; elle te parlera, tu ne sonneras mot, mais tu mettras un doigt sur ta bouche. Comprends-tu ?

—Pour faire croire que nous sommes épiés ? Oui, je comprends.

—Il est intelligent, ce garçon-là, murmura le maître.

Puis reprenant :

—La femme te remettra un fardeau, tu le prendras en silence, tu me l'apporteras...

—Et vous me compterez cinquante pistoles ?

—C'est cela.

—Je suis votre homme.

—Chut ! fit M. de Peyrolles.

Ils se prirent tous trois à écouter. On entendait un bruit lointain dans la campagne.

—Séparons-nous, dit le maître ; où sont tes compagnons ?

Lagardère montra sans hésiter la partie des douves qui tournait au delà du pont vers le Hachaz.

—Ici, répliqua-t-il, en embuscade dans le foin.

—C'est bien ; tu te souviens du mot de passe ?

—J'y suis !

—Bonne chance, et à bientôt !

—A bientôt !

Peyrolles et son compagnon remontèrent l'escalier ; Lagardère les suivait des yeux. Il essuya son front que la sueur trempait.

—Dieu me tiendra compte à mes derniers moments, se dit-il, de l'effort que j'ai fait pour ne pas mettre mon épée dans le ventre de ces misérables ! Mais il faut aller jusqu'au bout. Désormais je veux savoir !

Il mit sa tête entre ses mains, car ses pensées bouillaient dans son cerveau. Nous pouvons affirmer qu'il ne songeait plus guère à son duel ni à son escapade d'amour.

—Que faire ? se dit-il ; enlever la petite fille ? car ce fardeau, ce doit être l'enfant. Mais à qui la confier ? je ne connais en ce pays que Carrigue et ses bandouliers, mauvaises gouvernantes pour une jeune demoiselle ! Et pourtant il faut que je l'aie ! Il le faut ! Si je ne la tire pas de là, les infâmes tueront l'enfant comme ils comptent tuer le père. Par la mordieu ! ce n'était cependant point pour tout cela que j'étais venu.

Il se promenait à grands pas entre les meules de foin. Son agitation était extrême. A tout instant il regardait cette fenêtre basse, pour voir si les contrevents ne roulaient point sur leurs gros gonds rouillés. Il ne vit rien ; mais il entendit bientôt un bruit faible à l'intérieur. C'était la grille qui s'ouvrait derrière les volets.

—*Adsum ?* dit une douce voix de femme qui tremblait.

Lagardère enjamba d'un saut les bottes de foin qui le séparaient du rempart, et répondit sous la croisée :

—J'y suis !

—Dieu soit loué ! fit la voix de femme.

Et les contrevents s'ouvrirent à leur tour.

La nuit était bien obscure ; mais les yeux du Parisien étaient faits depuis longtemps aux ténèbres. Dans la femme qui se pencha au dehors de la fenêtre, il reconnut parfaitement Aurore de Caylus, toujours belle, mais pâle et brisée par l'épouvante.

Si vous eussiez dit en ce moment à Lagardère qu'il avait fait lessein d'entrer dans la chambre de cette femme par surprise, il vous eût donné un démenti. Cela, de la meilleure foi du monde.

Ne fût-ce que pour quelques minutes, sa fièvre folle faisait trêve. Il était sage en restant hardi comme un lion. Peut être qu'à cette heure un autre homme naissait en lui.

Aurore regarda au-devant d'elle.

—Je ne vois rien, dit-elle. Philippe, où êtes-vous ?

Lagardère lui tendit sa main, qu'elle pressa contre son cœur. Lagardère chancela. Il se sentit venir des larmes.

—Philippe, Philippe, reprit la pauvre jeune femme, êtes-vous bien sûr de ne pas avoir été suivi ? Nous sommes vendus, nous sommes trahis !..

—Ayez courage, madame, balbutia le Parisien.

—Est ce toi qui as parlé ? s'écria-t-elle ! Tiens, c'est certain, je deviens folle ! je ne reconnais plus ta voix.

L'une de ses mains tenait le fardeau dont M. de Peyrolles et son compagnon avaient parlé ; de l'autre elle se pressa le front, comme pour fixer ses pensées en révolte.

—J'ai tant de choses à te dire ! reprit-elle. Par où commencerai-je ?

—Nous n'avons pas le temps, murmura Lagardère, qui avait pudeur de surprendre certains secrets ; hâtons-nous, madame.

—Pourquoi ce ton glacé ? pourquoi ne m'appelles-tu pas Aurore ? Est ce que tu es fâché contre moi ?

—Hâtons-nous, Aurore, hâtons-nous !

—Je t'obéis, mon Philippe bien-aimé, je t'obéirai toujours ! Voici notre petite chérie, prends-la, elle n'est plus en sûreté avec moi. Ma lettre a dû t'instruire. Il se trame autour de nous quelque infamie.

Elle tendit l'enfant, qui dormait enveloppée dans une peïsse de soie. Lagardère la reçut sans dire une parole.

—Que je l'embrasse encore ! s'écria la pauvre mère dont la poitrine éclatait en sanglots ; rends-la-moi, Philippe. . . Ah ! je croyais mon cœur plus fort ! Qui sait quand je reverrai ma fille !

Les larmes noyèrent sa voix. Lagardère sentit qu'elle lui tendait un objet blanc, et demanda :

—Qu'est-ce que ceci ?

—Tu sais bien... Mais tu es aussi troublé que moi, mon pauvre Philippe. Ce sont les pages arrachées au registre de la chapelle, tout l'avenir de notre enfant !

Lagardère prit les papiers en silence. Il craignait de parler.

Les papiers étaient dans une enveloppe au sceau de la chapelle paroissiale de Caylus. Au moment où il les recevait, un son de cornet à bouquin, plaintif et prolongé, se fit entendre dans la vallée.

—Ce doit être un signal, s'écria Mlle de Caylus ; sauve-toi, Philippe, sauve-toi !

—Adieu, dit Lagardère jouant son rôle jusqu'au bout pour ne pas briser le cœur de la jeune mère ; ne crains rien, Aurore, ton enfant est en sûreté.

Elle attira sa main jusqu'à ses lèvres et la baisa ardemment.

—Je t'aime ! fit-elle seulement à travers ses larmes. Puis elle ferma les contrevents et disparut.

VII

DEUX CONTRE VINGT

Ç'ÉTAIT en effet un signal. Trois hommes, portant des cornets de berger, étaient apostés sur la route d'Argelès, que devait suivre M. le duc de Nevers pour se rendre au château de Caylus, où l'appelaient à la fois une lettre suppliante de sa jeune femme et l'insolente missive du chevalier de Lagardère.

Le premier de ces hommes devait envoyer un son au moment où Nevers passerait la Clarabide, le second quand il entrerait en forêt, le troisième quand il arriverait aux premières maisons du hameau de Tarrides.

Il y avait tout le long de ce chemin, de bons endroits pour commettre un meurtre. Mais Philippe de Gonzague n'avait point l'habitude d'attaquer en face. Il voulait colorer son crime. L'assassinat devait s'appeler vengeance, et passer, bon gré mal gré, sur le compte de Caylus-Verrou.

Voici notre beau Lagardère, notre incorrigible batailleur, notre triple fou, voici donc la première lame de France et de Navarre avec une petite fille de deux ans sur les bras.

Il était, veuillez en être convaincu, fort embarrassé de sa personne ; il portait l'enfant gauchement, comme un notaire fait l'exercice ; il le berçait dans ses mains maladroites à ce métier nouveau. Il n'avait plus qu'une préoccupation en cet univers : c'était de ne point éveiller la petite fille !...

—Do, do !... disait-il, les yeux humides, mais ne pouvant s'empêcher de rire.

Vous l'eussiez donné en mille à tous les cheveu-légers du corps, ses anciens camarades : aucun n'aurait deviné ce que ce terrible

bretteur faisait en ce moment sur la route de l'exil. Il était tout entier à sa besogne de bonne d'enfant; il regardait à ses pieds pour ne point donner de secousse à la dormeuse, il eût voulu avoir un coussin d'ouate dans chaque main.

Un second signal plus rapproché envoya sa note plaintive dans le silence de la nuit.

—Que diable est cela ! se dit Lagardère.

Mais il regardait la petite Aurore. Il n'osait pas l'embrasser. C'était un joli petit être, blanc et rose ; ses paupières fermées montraient déjà les longs cils de soie qu'elle héritait de sa mère. Un ange, un bel ange de Dieu endormi ! Lagardère écoutait son souffle si doux et si pur ; Lagardère admirait ce calme profond, ce repos qui était un long sourire.

—Et ce calme, ce repos, se disait-il, au moment où sa mère pleure, au moment où son père... Ah ! ah ! s'interrompt-il, ceci va changer bien des choses. On a confié un enfant à cet écervelé de Lagardère... c'est bon ; pour défendre l'enfant, la cervelle va lui venir.

Puis il reprenait :

—Comme cela dort ! A quoi peuvent penser ces petits fronts couronnés de leurs boucles angéliques ? C'est une âme qui est là dedans. Cela deviendra une femme capable de charmer, d'aimer, hélas ! et de souffrir...

Puis encore :

—Comme il doit être bon de gagner peu à peu, à force de soins, à force de tendresse, tout l'amour de ces chères petites créatures, de guetter le premier sourire, d'attendre la première caresse, et qu'il doit être facile de se dévouer tout entier à leur bonheur !

Et mille autres folies que la plupart des hommes de bon sens n'auraient point trouvées. Et mille naïvetés tendres qui feraient sourire les messieurs ; mais qui eussent mis des larmes dans les yeux de toutes les mères. Et enfin ce mot, ce dernier mot, parti du fond de son cœur comme un acte de contrition :

—Ah ! je n'avais jamais tenu un enfant dans mes bras !

A ce moment, le troisième signal partit derrière les cabanes du hameau de Tarrides. Lagardère tressaillit et s'éveilla. Il avait rêvé qu'il était père. Un pas vif et sonore se fit entendre au revers du cabaret de la *Pomme d'Adam*. Cela ne pouvait se confondre avec la marche de ses soudards qui étaient là tout à l'heure. Au premier son de ce pas, Lagardère se dit :

—C'est lui !

Nevers avait dû laisser son cheval à la lisière de la forêt.

Au bout d'une minute à peine, Lagardère, qui devinait bien maintenant que ces cris du cornet à bouquin dans la vallée, sous bois et sur la montagne, étaient pour Nevers, le vit passer devant le lumignon qui éclairait l'image de la Vierge à la tête du pont.

La belle tête de Philippe de Nevers, pensive quoique toute jeune, fut illuminée vivement durant une seconde ; puis on ne vit plus que

la noire silhouette d'un homme à la taille fière et haute ; puis encore l'homme disparut. Nevers descendait les degrés du petit escalier collé au rebord des douves. Quand il toucha le sol du fossé, le Parisien l'entendit qui mettait l'épée à la main et qui murmurait entre ses dents :

— Deux porteurs de torches ne feraient pas mal ici.

Il s'avança en tâtonnant. Les bottes de foin jetées çà et là le faisaient trébucher.

— Est ce que ce diable de chevalier me veut faire jouer à collin-maillard ! dit-il avec un commencement d'impatience.

Puis s'arrêtant : -

— Holà ! n'y a t il personne ici !

— Il y a moi, répondit le Parisien, et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que moi !

Nevers n'entendit point la seconde moitié de cette réponse. Il se dirigea vivement vers l'endroit d'où la voix était partie.

— A la besogne, chevalier ! s'écria-t-il, livrez-moi seulement le fer, pour que je sache bien où vous êtes. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner.

Le Parisien berçait toujours la petite fille, qui dormait de mieux en mieux.

— Il faut d'abord que vous m'écoutez, monsieur le duc, commença-t-il.

— Je vous défie de me persuader cela, interrompit Nevers, après le message que j'ai reçu de vous ce matin. Voici que je vous aperçois, chevalier ; en garde !

Lagardère n'avait pas seulement songé à dégainer. Son épée, qui d'ordinaire sautait toute seule hors du fourreau, semblait sommeiller comme le beau petit ange qu'il tenait dans ses bras.

— Quand je vous ai envoyé mon message de ce matin, dit-il, j'ignorais ce que je sais ce soir.

— Oh ! oh ! fit le jeune duc d'un accent railleur, nous n'aimons pas à ferrailler à tâtons, je vois cela.

Il fit un pas l'épée haute. Lagardère rompit, et dégaina en disant :

— Écoutez-moi seulement !

— Pour que vous insultiez encore Mlle de Caylus, n'est-ce pas ?

La voix du jeune duc tremblait de colère.

— Non, sur ma foi ! non ! je veux vous dire. Diable d'homme ! s'interrompit-il en parant la première attaque de Nevers : prenez garde !

Nevers furieux crut qu'on se moquait de lui. Il fondit de tout son élan sur son adversaire, et lui porta botte sur botte avec la prodigieuse vivacité qui le faisait si terrible sur le terrain. Le Parisien para d'abord de pied ferme et sans riposter. Ensuite, il se mit à rompre en parant toujours, et, à chaque fois qu'il rejetait à droite ou à gauche l'épée de Nevers, il répétait :

— Écoutez-moi ! écoutez-moi ! écoutez moi !

— Non, non, non ! répondait Nevers, accompagnant chaque négation d'une solide estocade.

A force de rompre, le Parisien se sentit acculé tout contre le rempart. Le sang lui montait rudement aux oreilles. Résister si longtemps à l'envie de rendre un honnête horion, voilà de l'héroïsme !

— Ecoutez moi ? dit-il une dernière fois.

— Non ! répondit Nevers.

— Vous voyez bien que je ne puis plus reculer ! fit Lagardère avec un accent de détresse qui avait son côté comique.

— Tant mieux, riposta Nevers.

— Diable d'enfer ! s'écria Lagardère à bout de parades et de patience, faudra-t-il vous fendre le crâne pour vous empêcher de tuer votre enfant !

Ce fut comme un coup de foudre. L'épée tomba des mains de Nevers.

— Mon enfant ! répéta-t-il ; ma fille dans vos bras !

Lagardère avait enveloppé de son manteau sa charge précieuse. Dans les ténèbres, Nevers avait cru jusqu'alors que le Parisien se servait de son manteau roulé autour du bras gauche comme d'un bouclier. C'était la coutume. Son sang se figeait dans ses veines quand il pensait aux bottes furieuses qu'il avait poussées au hasard. Son épée aurait pu...

— Chevalier, dit-il, vous êtes un fou, comme moi et tant d'autres, mais fou d'honneur, fou de vaillance. On viendrait me dire que vous vous êtes vendu au marquis de Caylus, sur ma parole, je ne le croirais pas.

— Bien obligé, fit le Parisien qui soufflait comme un cheval vainqueur après la course, quelle grêle de coups ! Vous êtes un moulin à estocades, monsieur le duc.

— Rendez-moi ma fille !

Nevers, disant cela, voulut soulever le manteau. Mais Lagardère lui rabattit la main d'un petit coup sec.

— Doucement ! fit-il ; vous allez me la réveiller, vous !

— M'apprendrez-vous du moins !..

— Diable d'homme ! il ne voulait pas me laisser parler, le voilà maintenant qui prétend me forcer à lui conter des histoires. Embrassez-moi cela, père, voyons, légèrement, bien légèrement.

Nevers machinalement fit comme on lui disait.

— Avez vous quelquefois vu en salle un tour d'armes pareil ? demanda Lagardère avec un naïf orgueil ; soutenir une attaque à fond, l'attaque de Nevers, de Nevers en colère, sans riposter une seule fois, avec un enfant endormi dans les bras, un enfant qui ne s'éveille point ?

— Au nom du ciel !.. supplia le jeune duc.

— Dites au moins que c'est un beau travail ! Tête-bleu ! je suis en âge. Vous voudriez bien savoir, pas vrai ? Assez d'embrassades, papa ! laissez-nous, maintenant. Nous sommes déjà de vieux amis

nous deux, la minette et moi. Je gage cent pistoles, et du diable si je les ai ! qu'elle va me sourire en s'éveillant.

Il la recouvrit du pan de son manteau, avec un soin et des précautions que n'ont certes pas toujours les bonnes nourrices. Puis il la déposa dans le foin, sous le pont, contre le rempart.

— Monsieur le duc, ajouta-t-il en reprenant tout à coup son accent sérieux et mâle ; je répons de votre fille sur ma vie, quoi qu'il arrive. Ce faisant, j'expie autant qu'il est en moi le tort d'avoir parlé légèrement de sa mère, qui est une belle, une noble, une sainte femme !

— Vous me ferez mourir, gronda Nevers, qui était à la torture ; vous avez donc vu Aurore !

— Je l'ai vue.

— Où cela ?

— Ici, à cette fenêtre.

— Et c'est elle qui vous a donné l'enfant !

— C'est elle qui a cru mettre sa fille sous la protection de son époux.

— Je my perds !

— Ah ! monsieur le duc, il se passe ici d'étranges choses ! Puisque vous êtes en humeur de bataille, vous en aurez, Dieu merci ! tout à l'heure à cœur joie.

— Une attaque ? fit Nevers.

Le Parisien se baissa tout à coup et rapprocha son oreille de la terre.

— J'ai cru qu'ils venaient, murmura-t-il en se relevant.

— De qui parlez-vous ?

— Des braves qui sont chargés de vous assassiner.

Il raconta en peu de mots la conversation qu'il avait surprise, son entrevue avec M. de Peyrolles et un inconnu, l'arrivée d'Aurore, et ce qui s'en était suivi. Nevers l'écoutait stupéfait.

— De sorte que, acheva Lagardère, j'ai gagné ce soir mes cinquante pistoles sans aucunement me déranger.

— Ce Peyrolles, disait M. de Nevers en se parlant à lui-même, est l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, mon meilleur ami, mon frère, qui est présentement dans ce château pour me servir !

— Je n'ai jamais eu l'honneur de me rencontrer avec M. le prince de Gonzague, répondit Lagardère ; je ne sais pas si c'était lui.

— Lui ! se récria Nevers ; c'est impossible ! Ce Peyrolles a une figure de scélérat ; il se sera fait acheter par le vieux Caylus.

Lagardère fourbissait paisiblement son épée avec le pan de sa jaquette.

— Ce n'était pas M. de Caylus, dit-il ; c'était un jeune homme. Mais ne nous perdons pas en suppositions, monsieur le duc ; quel que soit le nom de ce misérable, c'est un gaillard habile, ses mesures étaient prises admirablement : il savait jusqu'à votre mot de passe. C'est à l'aide de ce mot que j'ai pu tromper Aurore de

Caylus. Ah ! celle-là vous aime, entendez-vous ! et j'aurais voulu baiser la terre à ses pieds pour faire pénitence de mes fatuités folles. Voyons, n'ai-je plus rien à vous dire ? Rien, sinon qu'il y a un paquet scellé sous la pelisse de l'enfant : son acte de naissance et votre acte de mariage. — Ah ! ah ! ma belle ! fit-il en admirant son épée fourbie, qui semblait attirer tous les pâles rayons épars dans la nuit, et qui les renvoyait en une gerbe de fugitives étincelles, voici notre toilette achevée. Nous avons fait assez de fredaines, nous allons nous mettre en branle pour une bonne cause, mademoiselle... et tenez vous bien !

Nevers lui prit la main.

— Lagardère, dit-il d'une voix profondément émue, je ne vous connaissais pas. Vous êtes un noble cœur.

— Moi, répliqua le Parisien en riant, je n'ai plus qu'une idée, c'est de me marier le plus tôt possible, afin d'avoir un ange blond à caresser. Mais chut !

Il tomba vivement sur ses genoux.

— Cette fois, je ne me trompe pas, reprit-il.

Nevers se pencha aussi pour écouter.

— Je n'entends rien, dit-il.

— C'est que vous êtes un duc, répliqua le Parisien.

Puis il ajouta en se relevant :

— On rampe là-bas, du côté du Hachaz, et ici, vers l'ouest.

— Si je pouvais faire savoir à Gonzague en quel état je suis, pensa tout haut Nevers, nous aurions une bonne épée de plus.

Lagardère secoua la tête.

— J'aimerais mieux Carrigue et mes gens avec leurs carabines, répliqua-t-il.

Il s'interrompit tout à coup pour demander :

— Êtes-vous venu seul ?

— Avec un enfant, Berrichon, mon page.

— Je le connais ; il est leste et adroit. S'il était possible de le faire venir....

Nevers mit ses doigts entre ses lèvres, et donna un coup de sifflet retentissant ; un coup de sifflet pareil lui répondit derrière le cabaret de la *Pomme d'Adam*.

— La question est de savoir, murmura Lagardère, s'il pourra parvenir jusqu'à nous.

— Il passerait par un trou d'aiguille ! dit Nevers.

L'instant d'après, en effet, on vit apparaître le page au haut de la berge.

— C'est un brave enfant ! s'écria le Parisien qui s'avança vers lui. Saute ! commanda-t-il.

PAUL FÉVAL.

(A suivre.)



A TRAVERS BOIS

PAR ces temps de chaleur torride, il fait bon de se mouiller le front aux branches humides des rosées, bon de se vêtir d'ombre, de courir enfin par les mousses et par les herbes.

Et j'en prends à pleins poumons de l'air du bois, par là-bas où les Ardennes commencent et où le Valage finit... j'y vois une femme étrange :

L'œil vif, les joues creuses et tannées, le front traversé de rides, les cheveux roux et abondants tombant lourds et mêlés sur ses épaules maigres : elle est vêtue d'un jupon rayé, très court, et sa taille se perd dans une chemise de toile écruée... Cette femme court pieds nus dans les bois. Je m'informai de ce qu'elle était, on me répondit :

— C'est la mère Hertin, mais ici on ne la connaît que sous le nom de la Bouginotte.

— Elle est folle, et la commune la fait vivre ?

— Nenni !... elle gagne sa vie en ramassant des pierres dans les champs et en cueillant des herbes sauvages.

— Des herbes pour les pharmaciens, je comprends... mais des cailloux ?

— Les cailloux, elle les met en tas sur les routes, et les vend à la commune 1 fr. 20 c. le mètre... C'est ce qui sert aux cantonniers pour entretenir les chemins.

— Quelles circonstances ont obligé cette femme à exercer cette singulière industrie ?

— Oh ! une bien triste histoire.

— Une histoire ! Très bien, contez...

Voici : Jacques Hertin était un beau gars, un faraud de village, bon enfant, mais mauvais sujet, braconnier fini... il épousa la plus jolie, la plus honnête et la plus heureuse fille du pays, Anne-Marie, celle que vous avez vue tout à l'heure.

— La Bouginotte ?...

— Oui, à l'époque où se passe cette histoire, ils avaient deux enfants, un de quatre ans, l'autre au berceau... C'était un heureux ménage. Un jour, Jacques dit :

— J'ai vu une passée, ce matin ; je vas relever la remise et je casserai la tête à un chevreuil.

Plus malheureux ou plus maladroit que les autres fois, il fut pris à l'affût ; refusant de suivre les gardes, ceux-ci voulurent l'arrêter ; le braconnier se défendit, et envoya du numéro 3 dans la poitrine

de celui qui méprisait assez la vie pour essayer de porter la main sur lui.

Après le crime, Jacques resta dix jours caché dans la forêt ; les gendarmes guettaient autour de la maison, espérant que le besoin l'y ferait rentrer.

Un matin, ils s'aperçurent que Anne Marie et les petits étaient allés rejoindre le père. On se mit immédiatement à leur poursuite.

Jacques avait dit à Anne-Marie :

— Quand les buffleteries jaunes me mettront la main sur l'épaule, ce sera pour m'enterrer.

Il avait glissé du numéro 2 dans son fusil, et tenant d'une main son aîné, de l'autre soutenant Anne Marie, qui marchait en allaitant le jeune, il passait sous bois, par les sentes, gagnant au plus tôt la frontière ardennaise.



Le braconnier appliqua sa main calleuse sur la bouche rose du petit.

Un soir, lasse, épuisée, la famille se reposait ; la nuit était tiède, la sève des sapins aromatisait l'air. Anne-Marie, à demi somnolente, tenait son petit dernier endormi sur elle : l'aîné dormait, couché dans l'herbe, la tête sur les genoux de son père.

Jacques veillait, comptant tout bas le temps qu'il lui fallait encore pour sauver sa maisonnée.

— En marchant bien... je porterai les petits, ça reposera Anne... J'en ai pour quatre heures à gagner la Queue-du-Loup, deux heures après j'ai passé Montmédy et... sangdieu, messieurs de la buffleterie jaune, il en pleuvra du plomb... les petits seront à l'abri.

Et en disant ces mots, il embrassa son aîné... Tout à coup l'œil du braconnier clignota, il pencha la tête et tendit l'oreille.

On entendait le bruit amorti des sabots de chevaux heurtant les cailloux, il serra le bras d'Anne-Marie qui s'éveilla :

—Les gendarmes !

Anne pâlit... et pressa sur son cœur le petit qu'elle tenait dans ses bras... L'enfant éveillé en sursaut gémit... puis cria !... L'heure était terrible, les gendarmes passaient sur la route.

—Fais-le taire ! râla Jacques à l'oreille de la mère.

Anne-Marie voulut embrasser l'enfant... qui cria plus fort !

Les gendarmes s'étaient arrêtés et écoutaient.

Le braconnier arracha le fils des bras de sa mère, et appliqua sa main calleuse sur la bouche rose et laiteuse du petit.

Dix minutes les soldats écoutèrent, dix minutes la main comprima les cris.

Les gendarmes continuèrent leur route ; la mère reprit alors son enfant ; ses lèvres restèrent longtemps collées aux lèvres bleues du pauvre petit ; c'est en vain qu'elle chercha à jeter de sa vie dans la poitrine de son fils... l'enfant était mort.

Jacques dit :

—En route !

On partit... le père marchait devant, portant l'aîné sur son dos, la mère le suivait, essayant de tenir toujours chaud le petit cadavre qui froidissait. A la pointe du jour la famille passait la frontière.

Un douanier luxembourgeois leur demanda :

—Vous n'avez rien à déclarer ?

—Rien, fit tranquillement Jacques.

Anne-Marie s'avança et, montrant le petit corps qu'elle portait dans son tablier, elle répondit :

—J'ai à déclarer que cet homme est un assassin et qu'il a tué son fils.

.....
Vous connaissez la femme. Jacques est au bûche.

ALEXIS BOUVIER.





LE VOYAGE D'AGREMENT

(Depuis six mois, madame Duflost tourmente son mari pour la conduire à Londres. Le pauvre homme, qui n'a eu qu'à se souvenir de ce qu'avait été leur excursion en Italie, c'est-à-dire un tourment de toutes les heures, pour savoir d'avance le peu de plaisir qui l'attend dans ce prétendu voyage d'agrément, a longtemps résisté ; mais il lui faut enfin céder. — Par trajet direct, le ménage arrive à Londres et descend à l'hôtel.)

Première nuit. — A Londres.

MADAME. — Duflost, avez-vous regardé sous le lit ?

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Mais, pour les voleurs. Croyez-vous que je vais dormir dans un lit étranger sans prendre cette précaution ?... Je suis sûre de ne pas fermer l'œil de la nuit. (*Vivement.*) Tenez, n'entendez-vous pas un bruit ?



M. Duflost regarde sous le lit.

MONSIEUR. — C'est le tictac de ma montre.

MADAME. — Et moi, je vous soutiens qu'il y a un homme sous le lit... Qui sait ? peut-être toute une bande de voleurs.

(*M. Duflost se lève et regarde sous le lit.*)

MADAME. — Il était inutile de vous lever, si vous deviez le faire de si mauvaise grâce... Ah ! vous ne prenez même pas la peine de dissimuler votre féroce désir de me voir assassinée.

MONSIEUR, *agacé*. — Sacrébleu ! tu aurais bien fait de laisser ton fichu caractère à la maison. (*Bâillant.*) Ouah ! ouah !

MADAME. — Oui, bâillez impudemment... Vous ne songez qu'à dormir ! Tout autre, à votre place, veillerait sur le sommeil de sa

pauvre femme qui a été martyrisée par le mal de mer... mais avec vous, personne n'a le droit d'être malade ! — C'est une bénédiction si je vis encore, il y a un moment où j'aurais donné le monde entier pour être jetée à la mer.

MONSIEUR, *d'un ton de doute.* — Euh ! euh !

MADAME. — Oui, je sais ce que signifie votre euh ! euh ! Ce n'est pas vous qui vous y seriez opposé, n'est ce pas ? C'était même peut-être là votre but !!! Sans ce brave capitaine Fouillaf... Vraiment, toutes les femmes qui font la traversée devraient le bénir... il est si comme il faut... si attentif pour ses passagères... en voilà un dont on doit être fière d'être la femme ! Je ne sais pas comment, sans lui, j'aurais pu descendre dans la cabine quand ça m'est arrivé !

MONSIEUR. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

MADAME. — Vous prévenir ! Vous auriez bien pu le voir ; c'était facile ; mais monsieur aimait bien mieux se donner un air marin en allant fumer des cigares et boire des grogs avec les matelots. Si malade que j'étais, je ne vous ai pas quitté de l'œil... vous ne cessiez d'avoir le nez dans votre verre... ne dites pas non, j'ai compté vos grogs... SEIZE !!! et de boire à la santé d'étrangers, pendant que votre pauvre femme légitime rendait l'âme !!! Ne cherchez pas à vous défendre en hurlant ainsi ; oubliez vous que vous n'êtes pas à Paris, où tout le monde est habitué à vos scènes de violence. Ah ! oui, j'ai dû leur faire pitié dans la cabine des femmes ! Pas une créature pour s'informer de moi ! Tous les autres maris se tenaient inquiets à la porte, attendant des nouvelles... mon amour-propre d'épouse a été bien froissé !

MONSIEUR. — Je suis descendu trente fois.

MADAME. — Vous mentez ! Quand j'étais si mal que je ne savais plus ce qui se passait autour de moi, j'ai bien remarqué que vous n'étiez pas venu.

MONSIEUR. — Comme tu ferais mieux de te taire que de conter de pareilles inepties.

MADAME. — Me taire ! Non, je ne me tairai pas ! Vous m'avez arrachée de ma maison... rendue malade... traînée à l'étranger, et je n'ai pas le droit de me plaindre ? Je voudrais bien savoir quelle sera votre prochaine cruauté !! Vous levez le masque parce que je ne suis plus protégée par les lois de ma patrie... mais je vous échapperai... je ne veux pas rester un seul jour à Londres... au point du jour, je m'embarque... et n'essayez pas de me retenir, car je suis décidée à me jeter par la fenêtre.

2^e nuit. — A Boulogne.

(Le matin venu, le pauvre M. Duflost, n'ayant pu décider sa femme à rester un seul jour à Londres, est allé retenir les places pendant que madame faisait quelques achats aux fournisseurs de l'hôtel. — Le soir, les deux époux couchent à Boulogne.)

MADAME. — Vous ne comptez sans doute pas que je vous laisserai

dormir pendant que je suis mourante de peur dans cette chambre d'hôtel qui n'a pas le plus petit verrou? — Ah! vos pareils ne devraient jamais se marier!! Je ne m'attendais guère à votre conduite, et je me disais avec espoir: "En le faisant voyager, il apprendra peut-être la politesse." — Mais non.... Duflost vous êtes et mourez Duflost. (*Avec un soupir de résignation.*) Mon sort est d'être négligée toute ma vie, et j'y suis résignée!! Vous ne cesserez jamais de fouler aux pieds le malheureux ver de terre dont vous avez fait votre femme. Vous me traitez en véritable Turc!!

MONSIEUR. — Bon! je suis Turc à présent!!!

MADAME. — Oui, vous souhaiteriez d'être Turc.. Un joli vœu devant une femme légitime.. (*Eclatant.*) Ainsi, ce n'était pas assez de m'arracher à mes foyers pour me donner en spectacle à toute l'Angleterre, il vous a même fallu me faire insulter par mes propres compatriotes?

MONSIEUR. — Mon Dieu! Qu'ai-je fait encore?

MADAME. — Je vous conseille de feindre l'ignorance au lieu de rougir. Votre conduite à la Douane a été indigne. Tout homme bien né consent à faire un peu de contrebande pour sa femme... Mais moi je suis seule sur cette terre!... Pas seulement une douzaine de bas de soie dans vos poches, tandis que tout le monde était emmaillotté de dentelles et de châles.



Mais vous étiez plus grosse qu'une tour.

MONSIEUR. — Et bien m'en a pris, car on m'eût tout confisqué comme on vous l'a fait.

MADAME. — A qui la faute, S. V. P.! — Quand les douaniers me transperçaient de leurs regards d'espions, n'est-ce pas votre peur et vos tremblements qui leur ont fait soupçonner mon petit embonpoint?

MONSIEUR. — Mais vous étiez plus grosse qu'une tour!

MADAME. — Ah! des insultes! Voilà donc ma récompense d'avoir voulu aller à l'économie! J'aurais eu mes enfants que je les aurais utilisés en leur fourrant un tas de choses, et je suis bien certaine qu'ils auraient eu plus de sang froid que leur père, qui se donne partout pour un homme... Un bel homme! en vérité... qui n'a pas même su faire respecter sa femme quand cet immense douanier moustachu lui farfouillait à pleines mains dans sa malle! — A tout autre mari, le sang eût immédiatement fait les cent tours; mais vous, je vous regardais, tranquille comme Baptiste, quand il osa avachir mes bottines en y plongeant son énorme poing.

MONSIEUR. — Je ne pouvais pourtant pas l'assassiner. (*Avec douceur.*) Si nous dormions un peu!

MADAME. — Je vous répète que je puis dormir derrière une porte

d'hôtel sans verrou et mince comme une pelure d'oignon. (*Effrayée.*) Tenez, j'ai entendu marcher dans le couloir, il y a quelqu'un qui va chercher à s'introduire !!

MONSIEUR. — Mais non, chère amie, c'est le vent.

MADAME. — Je serai seulement rassurée quand vous aurez poussé cette lourde commode contre la porte.

(*M. Duflost s'empresse d'obéir à ce désir.*)

MADAME. — En voyant la vigueur avec laquelle vous avez soulevé ce meuble massif, vous venez de me prouver combien peu vous m'aimez, puisque vous n'avez pas daigné employer tantôt cette force à me protéger, quand vos indignes douaniers m'ont fait pivoter brutalement dans une autre chambre pour y être fouillée ! Vous m'avez laissé emporter sans me dire où je vous retrouverais... (*Avec force.*) Et vous parlez de dormir après un tel acte !!! Si vous aviez un peu de cœur, vous ne dormiriez pas de six mois ! — Je sais bien qu'il n'y avait là, pour me fouiller, que des femmes, mais ce n'est pas la question, car on ne m'eût pas plus maltraitée si j'avais été une voleuse !

MONSIEUR. — Mais qu'y pouvais-je faire ?

MADAME. — Vous deviez défendre de me visiter ou enfoncer les portes à mes cris... car ils étaient assez perçants pour être entendus... toute la ville de Boulogne vous le dira ! Mais vous en avez sans doute ri... Ne dites pas non... J'en suis sûre, à présent que vous le niez. — Ah ! vous voulez dormir ! vous allez dormir à votre aise dans ce lit où je vais vous laisser, car il est cinq heures et je me lève. Je tiens à prendre le premier convoi. Dans quelques heures je serai de retour à ce domicile que je n'aurais pas dû quitter. Mon martyre n'aura pas cessé, mais au moins la présence de mes enfants pourra m'aider à supporter votre monstrueux despotisme. (*Voyant Duflost quitter le lit.*) Pourquoi vous lever, puisque vous avez tant besoin de sommeil ?

MONSIEUR, *résigné.* — Dame ! il faut bien que je vous accompagne.

MADAME. — Dites plutôt que vous ne voulez pas laisser échapper votre proie.

3^e nuit. — Retour au logis.

(Madame Duflost espérait être de retour chez elle à midi, mais le train, ayant trouvé la voie embarrassée, est arrivé à Paris après un retard de quatorze heures.)

MADAME. — Oui, oui, monsieur Duflost, je le sais, vous me l'avez déjà dit vingt fois, il est deux heures du matin, et vous avez sommeil. Vous trouveriez votre maison incendiée, vos enfants égorgés, votre femme en morceaux que, j'en suis certaine, votre préoccupation serait de savoir si l'on a sauvé un traversin et votre bonnet de nuit ! Mais moi, je ne puis dormir quand je revois mon domicile ainsi dévasté... Je croyais pouvoir me fier à notre domestique ! Avez-

vous vu dans quel état est notre salon ? Il m'a semblé que deux fauteuils ont disparu.

MONSIEUR. — Dormons-nous enfin ? saperlotte !

MADAME. — Quand vous aurez juré comme un portefaix, cela ne fera pas revenir ces fauteuils !... Et les carreaux, en savez vous le nombre ?... Je vous le laisse à deviner... Non, non, ne me dites pas "demain", il faut que vous le sachiez ; car il serait trop plaisant d'avoir fait un voyage de santé pour revenir s'enrhumer chez soi dans les courants d'air de carreaux cassés. Voyons, avez-vous trouvé ce chiffre ?

MONSIEUR, *agacé*. — Eh ! que m'importe ?



Je serai seulement rassurée quand vous aurez poussé cette commode contre la porte.

MADAME. — Voilà bien votre égoïsme ! Tout vous est indifférent, parce que vous n'êtes pas sujet aux rhumes de cerveau... Il est vrai qu'il y a si peu de chose dans votre cerveau ! Oh ! ne boxez pas l'oreiller... je dis la vérité. — Le lustre de la salle à manger m'a paru tout bossué... Avec sa tête cette fille-là briserait du fer... et ses mains ! je voudrais être à demain pour vérifier mes assiettes. — Je n'ai pas osé compter nos couverts en argent... Il est vrai qu'ils sont sous clef. — Aussi, demain, je...

MONSIEUR. — Oui, demain ! demain ! Mais, pour Dieu ! dormons ce soir.

MADAME. — Est-ce que vous croyez que je vais dormir pour être dévorée durant mon sommeil ? Je suis sûre qu'il y a dans tous les coins des araignées plus grosses que ma tête ! — Cette fille n'a pas donné un seul coup de balai ni de plumeau... J'ai vu sur le marbre de la cheminée plus d'un demi-mètre de poussière.

MONSIEUR. — Un demi-mètre en soixante heures ! c'est de l'exagération.

MADAME. — Dites tout de suite que je suis folle. — Puisque vous faites tant d'esprit, j'exige que vous alliez à l'instant passer



votre doigt sur le marbre... Ne cherchez pas à résister, ou je vous jette hors du lit... J'ai peu l'habitude de me plaindre, et je ne le fais qu'à bon escient... aussi je tiens à ce que vous constatiez si je me plains à tort... allez passer votre doigt.

MONSIEUR, *après avoir obéi*. — C'est vrai.

MADAME. — Vous l'avouez en reclinant, comme si c'était une concession ! Vous vous feriez fesser en place publique plutôt que de reconnaître que les autres ont raison, il faut que tout vienne de vous... Avez vous assez blâmé mon idée de faire la contrebande... c'était au dessous de vous... et cependant vous m'avez fait bien rire avec vos airs d'honnête homme, car vous portiez, sans le savoir, douze mètres de dentelle que je vous avais cousus dans la doublure de votre pardessus.

MONSIEUR, *imprudemment*. — Encore de l'argent gaspillé !

MADAME, *indignée*. — Gaspillé, dites-vous, gaspillé ! Osez-vous bien employer ce mot quand c'est à vous qu'il faut attribuer cette épouvantable torture de soixante heures que je viens d'endurer ! — Parce que monsieur a honte de l'honnête vie de ménage et qu'il lui faut courir les grands chemins, il enlève une mère à ses enfants, la traîne à sa suite d'auberge en auberge, sans lui donner le temps de rien voir, toujours fuyant avec la rapidité de voleurs poursuivis ; et quand cette malheureuse a tout enduré sans se plaindre, il vient lui reprocher une pauvre petite douceur qu'elle a su se procurer !!! Mais comptez donc, monsieur, comptez donc ce que coûte *votre* voyage d'agrément.. Je dis "*votre*" parce que vous seul en avez eu l'idée et que votre tyrannie a su l'obtenir de ma faiblesse. . comptez, je vous prie : 300 francs de voyage ; votre ostentation vous fait jeter l'or au dernier garçon d'hôtel. — 3,000 francs de marchandises défendues qui nous ont été confisquées ; — 1,200 francs d'amende ! Un total de près de 5,000 francs que nous coûte votre infâme caprice !... Et où prendrons nous cet argent ? Sur l'avenir de nos enfants, que vous dépouillez ainsi. Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'hésitais à vous le dire, mais quand un homme ruine ainsi sa famille, c'est plus qu'un mauvais père... c'est un voleur !!!

(L'indignation jette madame Duffost en un profond évanouissement, son mari profite de ce moment inespéré de tranquillité pour s'endormir.)

EUGÈNE CHAVETTE.

Mlle JEANNE LÉGARÉ, de Montréal. Radicalement guérie par la Puissance des Pilules Rouges du Dr Coderre. Pendant trois ans, Faible, Malade, Triste et découragée. Elle avait fait son sacrifice. Aux Pilules Rouges du Dr Coderre elle doit la vie.

Mon Dieu, suis-je condamnée à toujours souffrir? Je n'en peux plus de cette existence toute de souffrance. Mieux vaut mille fois mourir. Que de fois n'a-t-on pas entendu ces tristes exclamations sortir de la bouche de pauvres jeunes filles, à figures pâles, aux yeux cernés, fatigués et enfoncés dans leurs orbites. La vie leur est insupportable, elles souffrent terriblement, elles sont démoralisées, découragées. Jour et nuit elles sont torturées par le beau mal, mal de tête, mal de reins, mal aux côtés, douleurs dans tous les membres. A les entendre se plaindre, elles semblent souffrir terriblement, et en effet, elles souffrent. Il n'est



Mlle JEANNE LÉGARÉ

donc pas étonnant que le découragement vienne à s'emparer de ces pauvres martyres. Courage à vous toutes qui souffrez, toutes vos agonies vont prendre fin et vous serez guéries si vous le voulez. Ecoutez bien le témoignage de Mlle Jeanne Légaré, charmante jeune fille de Montréal. "Je suis née à Bécancourt, au sud de Trois-Rivières. Je demeure à Montréal depuis 13 ans. Durant ces trois dernières années, j'ai souffert presque constamment de faiblesse féminine due à la pauvreté du sang. J'étais tellement faible que j'avais de la peine à marcher et que je pouvais presque toujours dormir, sans appétit, la digestion ne se faisait pas. J'avais des points dans le dos et dans l'estomac. J'étais souvent prise d'étourdissements et de mal de cœur, j'étais bien triste et découragée. Tous mes amis me plaignaient, voyant que j'allais mourir; cela m'effrayait beaucoup. Les **PILULES ROUGES DU DR CODERRE** m'ont guérie de toutes ces maladies. Je suis aujourd'hui parfaitement bien, je dors bien, ma digestion est bonne, je suis bien plus forte. Je suis commise dans un magasin de chaussures où les heures sont très longues, mais mon ouvrage ne me fatigue pas du tout. Je prends encore les **PILULES ROUGES DU DR CODERRE**, car elles continuent à me renforcer, je les ai recommandées à plusieurs de mes amies qui s'en sont bien trouvées." Mlle Jeanne Légaré, 389a St Timothée, Montréal. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont donné leurs preuves, elles guérissent infailliblement les irrégularités, les pertes blanches, le beau mal, les

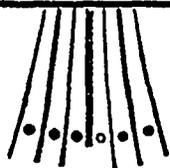
périodes douloureuses, les douleurs dans le bas ventre, dans les hanches, le mal de reins, le mal de côté, les palpitations du cœur, les douleurs entre les épaules, les tiraillements d'estomac, étourdissements, perte de mémoire, mal de tête, et les maladies du retour de l'âge. Elles rendent les femmes faibles fortes, elles donnent des forces aux organes affaiblis, enrichissent le sang, donnent du ton au système, embellissent le teint, en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Elles sont très efficaces prises avant ou après la naissance de leur enfant. Nous avons à votre disposition un médecin d'une grande expérience dans le traite-

ment des maladies des femmes. Ne retardez plus, écrivez-lui et donnez tous les détails de vos souffrances, ne lui cachez rien, il étudiera votre cas avec toute l'attention dont il est capable, il vous dira clairement ce qui vous fait souffrir. Il vous donnera en même temps le meilleur moyen de vous guérir vous-même et le plus promptement possible. Pas de médecins à payer. Pas d'examen à subir. C'est une chance exceptionnelle qui vous est offerte. Ecrivez dès aujourd'hui. Pourquoi prolonger inutilement ce martyre de tous les jours. Adressez votre lettre au "Dept. Médical, Boîte 2306. Votre lettre sera ouverte par le médecin et tenue confidentielle.

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement. Nous donnons l'adresse complète afin de prouver à celles qui veulent aller voir ces femmes que les **Pilules Rouges du Dr Coderre** guérissent. Les **Pilules Rouges du Dr Coderre** sont toujours vendues par petites boîtes de bois contenant 50 **Pilules Rouges** pour 50 cents. Elles ne sont jamais vendues autrement. Si vous ne pouvez vous les procurer, envoyez-nous 50 cents en timbres-poste, pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée pour 6 boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille, les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, celles qui guérissent. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Lorsque vous écrivez, ayez soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard. Adressez: **CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE**, Boîte 2306, Montréal.

POINSON DU TERRAIL

Rocamboles . .



**Le plus beau
Roman d'aventures
Publié dans le
Monde entier**

Afin de mettre ce superbe ouvrage à la portée de tous, il a été republié dans un grand format illustré de belles gravures et mis en volumes, qui seront vendus aux prix marqués vis-à-vis chaque titre, comme suit :

Vol. I	<i>L'Héritage Mystérieux</i>	35
Vol. II	<i>Le Club des Valets de Cœur</i>	50
Vol. III	<i>Exploits de Rocamboles</i>	60
Vol. IV	<i>La Revanche de Baccarat, suivi des Chevalier du Clair de Lune</i> ...	50
Vol. V	<i>Le Testament de Grain de Sel</i>	50
Vol. VI	<i>Résurrection de Rocamboles</i> { <i>Les Orphelines, 1ère partie</i>	75
Vol. VII		
(Ces deux volumes ne seront pas vendus séparément.)		
Vol. VIII	<i>Le dernier Mot de Rocamboles</i>	75

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix indiqué et pourront être commandés séparément à l'exception des volumes VI et VII qui seront vendus ensemble.

LA COLLECTION COMPLETE, franco - \$3.50,

Adressez toute commande,

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

1629 RUE NOTRE-DAME, - - - MONTREAL, Can.

Demandez Le Trésor du Capitaine, 25c. (Voir page 15).

AVIS.

LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ paraît le 1er et le 15 de chaque mois. Chaque numéro est superbement illustré, contient plusieurs poésies, récits, nouvelles, articles variés, etc., etc., et en outre deux beaux romans choisis, qui se continuent dans plusieurs numéros. Tous ces articles sont signés par les plus grands noms de la littérature française contemporaine.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Un an - - \$1.00 ~ Six mois - - \$0.60

On peut s'abonner chez tous les libraires, dans les dépôts de journaux, les bureaux de poste, ou mieux au siège de la revue, **17, RUE ST-JACQUES, Montréal, Canada.**

Dans ce dernier cas, on n'a qu'à écrire ses nom, prénom et adresse sur le bulletin ci-dessous, dans les blancs ménagés à cette fin, et après l'avoir découpé, l'envoyer avec le montant de l'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à **LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,**
17, rue St-Jacques, Montréal.

Ci-joint la somme de.....
pour un abonnement de.....mois
à LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

Nom et prénoms.....

Profession ou qualité.....

Adresse.....

Prière d'écrire ses nom et adresse aussi lisiblement que possible.

N. B. — Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements recevra un sixième abonnement gratis.



—————

Librairie C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

—————

CHOIX DE BEAUX LIVRES D'HISTOIRES.—BONS ROMANS, ETC.

Histoire populaire et anecdotique de Napoléon et de la grande Armée, par Emile Marco de St-Hilaire, suivie de l'histoire des Maréchaux de l'Empire. Beau grand volume, illustré de plus de 500 gravures..1 50

.....C'est cette histoire que nous entreprenons aujourd'hui, dans une pensée purement nationale, sans autre parti pris qu'une scrupuleuse impartialité, sans autre but que d'initier nos lecteurs à tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans les événements si nombreux et si variés qui ont signalé les dix dernières années du siècle précédent, et les quinze premières de celui-ci. Ce n'est pas seulement du législateur et du conquérant que nous voulons les entretenir: c'est aussi de l'enfant d'Ajacce, de l'élève de Brienne, du jeune officier de Toulon; ce n'est pas seulement du général en chef de l'armée d'Italie, du conquérant, du consul, de l'empereur, du dominateur de l'Europe: c'est aussi de l'homme privé de la Malmaison, de Saint-Cloud; des Tuileries et de Sainte-Hélène.

Nous suivrons donc les phases diverses de la fortune de Napoléon, et, autour de faits généraux, nous grouperons ces faits secondaires, ces anecdotes caractéristiques qui servent souvent à expliquer les événements les plus importants, qui colorent vivement une époque, qui mettent ses mœurs en lumière, et qui ajoutent, à l'intérêt grave et sérieux du fait principal, tout le charme, tout l'attrait du roman. (*Extrait de la préface de l'auteur.*)

Vie de Napoléon Ier ou Entretiens de maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de St-Hilaire. 1 vol. de 288 p.....0 25

Le Médecin des pauvres, grand roman dramatique, par X. de Montépin. 1 vol.....0 50

Le Pèlerin de Sainte-Anne, grand roman canadien, par Pamphile LeMay. Edition complète en un volume.....0 50

Les Mille et une nuits, contes arabes. 1 vol. avec gravures.....0 50

Les Secrets de la Maison-Blanche, ou le Mystère de la statue de bronze, roman par L. B. 1 vol.....0 50

Gustave ou un héros canadien, par A. Thomas, auteur de *Albert ou l'orphelin catholique*. Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée. 1 beau volume.....0 50

Albert ou l'orphelin catholique, par A. Thomas. 1 vol.....0 50

Le Chemin des Larmes, roman à sensation, par A. G. 1 fort volume...0 50

François de Bienville, scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, roman par J. Marmette.....0 30

L'Enfant perdu et retrouvé, ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx. 1 vol. avec gravures.....0 30

Armand Durand ou la Promesse accomplie, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol.....0 30

Félix Poutré ou Échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837. 1 vol.....0 25

Le Manoir de Villeraï, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol....0 30

Nouvelle Lyre canadienne. Recueil de chansons canadiennes et françaises. Nouvelle édition, revue avec soin. 1 vol. de 456 pages.....0 30

La Muse populaire, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique. 1 fort volume.....0 60